



Le destin saharien d'un saint-simonien rebelle: Henri Duveyrier chez les Touaregs

Dominique Casajus

► To cite this version:

Dominique Casajus. Le destin saharien d'un saint-simonien rebelle: Henri Duveyrier chez les Touaregs. *Gradhiva: revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, 2003, 33, pp.11-31. halshs-00005065

HAL Id: halshs-00005065

<https://shs.hal.science/halshs-00005065>

Submitted on 22 Oct 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique CASAJUS

Henri Duveyrier chez les Touaregs : le destin saharien d'un saint-simonien rebelle

Article paru dans *Gradhiva*, 33, 2003, pp. 11-31.

Henri Duveyrier avait 24 ans lorsqu'il publia, en 1864, *Les Touaregs du Nord*. La notoriété fut immédiate. Une commission composée de Duval, d'Avezac, Quatrefages et Vivien de Saint-Martin lui décerna — « d'une voix unanime », précise le rapporteur — la grande médaille d'or de la Société de Géographie de Paris. Sainte-Beuve l'accabla d'éloges dans *Le Constitutionnel* du lundi 21 novembre 1864, lui faisant un mérite d'avoir publié non un « Journal suivi » mais un ouvrage composé selon « la méthode de Volney » (Sainte-Beuve 1874 : 116). De fait, comme l'auteur du *Voyage en Syrie et en Égypte*¹, Duveyrier décrivait successivement l'état physique et l'état politique des pays qu'il avait parcourus entre le 13 juin 1859 et le 2 septembre 1861. La géographie, la géologie, la météorologie, les productions minérales, la flore et la faune étaient d'abord traitées ; l'auteur considérait ensuite les centres commerciaux et religieux ; enfin, il parlait des Touaregs² septentrionaux, de leur origine supposée, de leur histoire, de leurs caractères distinctifs, de leur vie familiale et sociale. La similitude s'arrête là : Duveyrier n'a pas le regard désolé de son devancier de 1787. Son livre a la fraîcheur d'une première rencontre. Le voyageur n'avait que vingt ans, ses hôtes n'étaient pas encore assujettis.

Sur les quelque vingt-sept mois de son voyage, Duveyrier en avait passé plus de sept à l'ouest du Fezzan parmi les Touaregs Kel-Ajjer. Si d'autres Européens les avaient déjà approchés, aucun n'était demeuré si longtemps auprès d'eux. Heinrich Barth, qui avait traversé leur pays en 1850, n'y avait recueilli que des renseignements sommaires, pressé qu'il était d'atteindre le Soudan (Capot-Rey 1948 : 221). Gordon Laing avait lui aussi séjourné à la fin de 1825 en pays kel-ajjer, où les hôtes de Duveyrier se souvenaient encore de lui ; il avait été assassiné quelque part au nord de Tombouctou le 24 septembre 1826, et ses papiers ramenés à Ghadamès par ses compagnons de route n'avaient jamais été retrouvés. Friedrich Hornemann avait venant du Caire passé quatre mois au Fezzan en 1799, était remonté de là à Tripoli puis s'était dirigé vers le Noupé où il était probablement mort en 1801, ne laissant de son passage dans le Fezzan que quelques lettres envoyées de Tripoli. Quant aux brochures du général Daumas, de l'abbé Loyer, du baron Aucapitaine³, elles ne rapportaient que des témoignages de seconde main, hâtivement recueillis auprès de nomades rencontrés dans les oasis du nord du Sahara. Il s'agissait bien d'une première rencontre — ou du moins de la première rencontre relatée.

Souvent cité jusqu'à aujourd'hui, pillé plus souvent encore, le livre de Duveyrier occupe dans les études touarègues une place particulière, que Francis Rennel Rodd a

¹ Rappelons que Volney publia cet ouvrage en 1787, au retour d'un voyage de plus de deux ans (janvier 1783 — mars 1785). Sobre et désenchanté, l'ouvrage tranchait avec un style d'ouvrage orientaliste alors en vogue, et fut utilisé comme un bréviaire par les membres de l'expédition d'Égypte, Bonaparte en tête.

² Pour les noms de peuples et de lieux, on utilisera les graphies actuelles, parfois différentes de celles de Duveyrier. *Touareg* apparaît sous cette forme dans le titre de son livre, sous la forme *touâreg* dans le corps du texte. Il écrivait, en marquant ou non les voyelles longues : un targui, une targuia, des targuiât, des touâreg. Les citations respectent la graphie originale, souvent incohérente même chez Duveyrier.

³ Daumas 1853 ; Aucapitaine 1861 ; Loyer 1863.

bien située (Rodd 1926 : 9) : « His systematic study of the ethnology of the Tuareg, his geographical work and his researches into the fauna, flora and ancient history of the lands he visited, were presented to the world in a form which has since been taken in France as the model of what a scientific book should be. » En réalité, on l'a vu, Duveyrier avait au moins un prédécesseur sur ce point, mais il est un fait que *Les Touareg de l'Ouest*, *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, *Les Touareg du Sud-Est*, *Les Touareg Ajjer*, ou encore *Les Touaregs du Hoggar*⁴, semblent imités de son livre, sans en avoir la fraîcheur. Une fraîcheur dont Rodd a compris qu'il ne la retrouverait qu'en suivant un autre modèle. Son *People of the Veil* est un beau Journal suivi.

Que Sainte-Beuve ait accepté de recenser un livre si différent de ceux auxquels il dédiait habituellement ses *Lundis* me surprend un peu, et je soupçonne que ses raisons n'étaient pas exclusivement intellectuelles. Quelques mots sur le milieu dans lequel le voyageur avait grandi les feront apparaître. Charles Duveyrier, le père d'Henri, avait été dès sa jeunesse converti au saint-simonisme. C'est dans son appartement que, le 31 décembre 1829, Olinde Rodrigues, celui qui avait reçu et transmis la parole de Claude Henri de Rouvroy de Saint-Simon, accomplit l'un des actes fondateurs de la nouvelle Église : sanctionnant de son autorité les décisions prises une semaine plus tôt par le collège des disciples les plus anciens, il proclama la primauté spirituelle de Saint-Amand Bazard et Prosper Enfantin. En avril 1832, quand Enfantin, devenu le seul Père suprême après que Bazard eut fait schisme, se retira avec quarante apôtres dans sa propriété de Ménilmontant, Charles était du nombre. Sur le gilet que les cénobites devaient marquer de leur nom, il écrivit : « Charles, poète de Dieu ». Poète, il l'était sans doute. Dans un texte écrit cette année-là, *La ville Nouvelle ou le Paris des Saint-Simoniens*, il détaillait magnifiquement, ville de pierre, de fer et de verre, la nouvelle Jérusalem qui se dresserait sur l'emplacement de Paris après la venue des temps espérés par les quarante prosélytes. Ces hommes ardents que la clôture portait à l'exaltation ne doutaient pas que l'*eschaton* annoncé par Saint-Simon allait bientôt s'accomplir. En répandant sur elle les réalisations de l'industrie, ils pareraient la terre comme on pare le visage d'une déesse, ils feraient de la Méditerranée le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident, ils uniraient la race noire à la race blanche, ils fertiliseraient les déserts, ils les perceraient de routes... Car le désert aurait sa place dans leurs visions, et certains d'entre eux iraient bientôt vers lui : après la fin de l'épisode de Ménilmontant, Enfantin et quelques disciples s'embarquèrent pour l'Égypte, décidés à convaincre Mehemet-Ali de faire creuser « le canal-des-deux-mers rêvé par Napoléon » (Régnier, 2002 : 250).

Lorsque leurs idées sur le mariage eurent conduit les membres de la communauté devant la cour d'Assises au mois d'août 1832, Charles Duveyrier, Prosper Enfantin et Michel Chevalier (le fidèle qui avait célébré dans son *Système méditerranéen* les noces futures de l'Orient et de l'Occident) furent condamnés à un an de prison. Alfred de Musset qualifia ce châtement de « bien sévère », jugeant que les extravagances de la secte relevaient moins des tribunaux que « des tréteaux du vaudeville et des variétés »⁵. Les gens de lettres ne partageaient pas tous sa goguenardise, et quelques-uns furent au moins pour un temps intéressés par la prédication d'Enfantin. C'était précisément le cas de Sainte-Beuve, lequel collabora même à la revue saint-simonienne *Le Globe*. S'il prit rapidement ses distances avec la

⁴ Bissuel 1888 ; Benhazera 1908 ; Jean 1909 ; Gardel 1961 (le livre a été écrit en 1913) ; Lhote 1944.

⁵ *Chronique de la quinzaine*, 30 août 1832.

jeune Église, il resta en bons termes avec certains de ses membres, et son nom apparaît encore en 1860 dans la correspondance de Charles Duveyrier⁶. Le lecteur du présent article sachant aussi bien que moi comment les comptes rendus se rédigent, il ne s'offusquera pas si je lui suggère que c'est un peu par amitié pour le père que le critique a recensé l'ouvrage du fils. Cependant, même si le livre a peut-être été déposé sur sa table de travail par des mains amies, les éloges qu'il lui décerne paraissent sincères. En revanche, je crains que le cas Duveyrier ne donne raison à Proust contre Sainte-Beuve. S'il est un livre qui, pour paraphraser le *Contre Sainte-Beuve*, est le produit d'un autre moi que celui que l'auteur a manifesté dans sa vie, c'est bien *Les Touareg du Nord*. Cet article parlera des deux Duveyrier, celui qui a produit le livre et celui qui s'est manifesté dans son voyage.

Les anathèmes du père suprême

À l'époque où Henri préparait son voyage, les quarante de Ménilmontant étaient depuis longtemps rentrés dans le siècle, et pour la plupart revenus de leurs chimères. L'épisode égyptien s'était achevé, et Ferdinand de Lesseps réalisait à leur place le rêve de Napoléon. Mais beaucoup d'hommes distingués, qui ne gardaient de Saint-Simon que sa foi dans les promesses d'une industrialisation alors naissante, se réclamaient d'un saint-simonisme terrestre et pragmatique. Banquiers, industriels, publicistes, officiers, ils avaient la faveur de Napoléon III et leur influence dans les cercles du pouvoir était considérable. Michel Chevalier enseignait l'économie au Collège de France ; Prosper Enfantin, sans avoir renié les croyances dont il s'était voulu le prophète, figurait dans les conseils d'administration de plusieurs sociétés ; quant à Charles Duveyrier, il partageait son temps entre la littérature, le journalisme et des entreprises financières le plus souvent malheureuses. Il destina d'abord son fils à la carrière commerciale. Émerit croit qu'il voulait faire de lui le rénovateur saint-simonien du commerce, comme d'autres l'avaient été pour l'industrie, les transports et la banque (Émerit 1941 : 220), mais je doute fort que la Doctrine ait gouverné sa vie de façon si entière. Dans une notice autobiographique écrite vers 1864, Henri lui-même présente les choses plus simplement — et plus plausiblement (AN 47 AP 4⁷) :

⁶ Notons bien que Sainte-Beuve, malgré son amitié pour certains de ses membres, ne fut jamais un membre de la famille saint-simonienne. Voici ce qu'il écrit dans une note autobiographique (1872 : 11-12) : « Les bureaux du *Globe* étaient rue Monsigny, dans la même maison qu'habitait le groupe saint-simonien. De là des relations fréquentes. Lorsque Pierre Leroux, forcé par la question financière, vendit le journal aux saint-simoniens, je ne le quittai point pour cela. J'y mis encore quelques articles. Mes relations, que je n'ai jamais désavouées, avec les saint-simoniens, restèrent toujours libres et sans engagement aucun. Quand on dit que j'ai assisté aux prédications de la rue Taitbout, qu'entend-on par là ? Si l'on veut dire que j'y ai assisté comme Lerminier, en habit bleu de ciel et sur l'estrade, c'est une bêtise. Je suis allé là comme on va partout quand on est jeune, à tout spectacle qui intéresse ; et voilà tout. — Je suis comme celui qui disait : « J'ai pu m'approcher du lard, mais je ne me suis pas pris à la ratière. »

⁷⁷ Les fonds d'archives utilisés, notés respectivement AN, ARS et AOM, sont : le fonds Duveyrier des Archives nationales (cartons 47 AP) ; le fonds Prosper Enfantin de la bibliothèque de l'Arsenal ; le fonds du Gouvernement général de l'Algérie du Centre des archives d'outre-mer d'Aix-en-Provence. On a également consulté la biographie de Duveyrier par R. Pottier (1938), mais cet auteur ne cite pas ses sources. Les beaux travaux de J.-L. Triaud (1995) et d'E. Mambré (1991-1992, 1993) sont par contre indispensables. L'ouvrage d'Émerit (1941) est utile malgré des erreurs factuelles.

Je suis né en 1840 ; j'ai fait mes classes jusqu'à la troisième, moment où mon père me conduisit en Allemagne, pour diriger mon éducation dans une voie qui donnât l'indépendance et le gagne pain plus rapidement que la filière universitaire tout en formant l'esprit.

Charles fut soutenu matériellement par l'homme d'affaires Arlès-Dufour, un converti de la première heure dont les réserves à l'égard de l'épisode de Ménilmontant n'attédièrent jamais ni l'affection pour Enfantin ni la générosité envers la Famille (ARS. 7720/123) :

Il est certain pour moi, lit-on dans une lettre du 11 août 1861 de Charles Duveyrier à Enfantin, qu'Arlès a eu à un moment donné, quand il a cru que Henri emboîterait le pas commercial, l'intention de faire de ce cher et digne enfant, un de ses enfants. Il avait vu la maman en rêve [la mère d'Henri était morte en 1854]. Il me disait : J'en fais mon affaire ! Il est à moi ! Ne vous inquiétez plus de lui !...

Mais Henri avait d'autres aspirations. L'autobiographie citée plus haut se poursuit ainsi :

Je passai un an à Lautrach près du Tyrol, puis un an à Leipzig (Saxe), où tout en suivant les cours de l'école de commerce, je prenais des leçons d'Arabe du célèbre orientaliste Fleischer, professeur de langues orientales à l'Université. Déjà alors, âgé [sic] de 16 ans, j'avais conçu le projet d'explorer quelque partie inconnue du continent africain.

Son père s'inclina et lui fournit même les ressources nécessaires pour entreprendre en 1857 un voyage d'essai jusqu'aux lisières du Sahara : guidé par le saint-simonien Oscar Mac Carthy qui plus tard aiderait Charles de Foucauld à préparer son exploration du Maroc, Henri atteignit Laghouât et eut l'occasion de se lier d'une brève amitié avec un jeune Touareg. Puis, après une année de préparation à Londres sous la direction d'Heinrich Barth, il se remit en route en mai 1859.

Faut-il penser avec Émerit que ce voyage fut une mission à lui confiée par la Famille saint-simonienne ? Là encore, une telle vue me paraît excessive. Sans doute les saint-simoniens attachaient-ils toujours un grand prix à l'exploration d'un désert où plusieurs d'entre eux s'étaient aventurés dès la dispersion de la communauté de Ménilmontant. Mêmes si les années écoulées et les déconvenues accumulées avaient engourdi en eux l'exaltation des premiers temps, leur aspiration à franchir cette barrière de sable et à rapprocher les peuples qu'elle séparait ne les avait pas quittés. Dès 1838, Charles Lambert, un ancien de Ménilmontant que nous retrouverons, remontait le cours du Nil pour le compte de Mehemet-Ali ; en 1844, Ernest Carette, un officier du génie qu'Enfantin avait attiré au saint-simonisme vers 1840 alors que tous deux participaient aux travaux de la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie, publiait un opuscule qui fut la meilleure source de renseignements sur le Sahara jusqu'à la publication des *Touareg du Nord* ; en 1848, Louis Prax, un polytechnicien qui avait comme Lambert été de l'équipée égyptienne, atteignait Touggourt et Biskra ; dans *La Colonisation de l'Algérie*, Enfantin lui-même dressait en 1842 une liste de questions auxquelles il lui paraissait urgent d'apporter des réponses (cité in Émerit 1941 : 208) :

... où commence le grand désert, s'il y a un désert, ce que c'est que le désert, s'il est partout inhabité, s'il y a des eaux, des lacs, une mer peut-être ; si, [...] sur la limite septentrionale de ce désert, il y a des Touariks, comme il y en a au Sud, à l'Est, à l'Ouest

[...] quelles sont les relations du Maroc avec Tombouktou, et si nous pouvons en profiter...

Mais je ne suis pas sûr qu'il était nécessaire d'être pénétré de philosophie saint-simonienne pour ambitionner d'explorer le Sahara. Après tout, Heinrich Barth, le seul homme qu'Henri Duveyrier ait considéré comme son maître en ce domaine, ne l'était pas. Disons qu'après avoir d'abord pris au dépourvu son père et son bienfaiteur, sa vocation ne pouvait être vue qu'avec faveur par son entourage saint-simonien. Arlès-Dufour et Isaac Pereire, un autre saint-simonien qui lui aussi s'était tenu à l'écart lors de l'épisode de Ménilmontant, lui fournirent des subsides.

La bibliothèque de l'Arsenal conserve une note où Duveyrier a soigneusement détaillé son projet peu avant de quitter Paris. Datée du 8 avril 1859 et intitulée *Note sur un projet d'exploration du Sahara et du Touat*, elle est citée par Émerit comme une lettre à Enfantin (Émerit 1941 : 221). En réalité, elle ne porte aucune mention de son destinataire, et tout ce qu'on peut dire est qu'elle figure effectivement dans le fonds Enfantin au côté de plusieurs lettres réexpédiées au Père suprême. Si elle n'a pas été envoyée directement à Enfantin, elle lui aura vraisemblablement été remise par son destinataire premier, sans doute Charles Duveyrier ou l'un des deux bienfaiteurs d'Henri. Après une année passée dans le Mzab pour s'acclimater et parfaire sa connaissance de l'arabe, le voyageur projette de visiter deux régions : le Touât, centre de production agricole et voie de passage pour les marchandises qui s'échangent entre le Soudan et la Méditerranée (ce sont là des renseignements qu'il doit sans doute à Prax) ; le massif de l'Ahaggar (le Hoggar des Arabes), où les Touaregs Kel-Ahaggar vivent de l'élevage et « n'ont pas coutume, comme leurs frères les Touareg Azgar [les Kel-Ajjer], d'aller piller les caravanes ». Il a une idée fort claire de la tâche qui l'attend dans ce Sahara algérien déjà « traversé en divers sens par des colonnes et même par des voyageurs isolés mais jamais encore étudié par un observateur stationné » (ARS 7720/239) :

Selon moi un explorateur doit s'appliquer à embrasser le plus de faits possible ; il doit être à même de dépeindre les contrées qu'il a visitées sous leurs différents aspects, en faire connaître la géographie, les variations de températures, les minéraux, les végétaux et les animaux, les mœurs, leurs affinités de races, leurs religions, leurs langues et leur histoire, leurs relations commerciales et leur état politique.

C'est à peu près le sommaire des *Touareg du Nord*, sauf que le livre ne traitera ni du Touat ni des Kel-Ahaggar. Un seul détail dans ce texte pourrait à la rigueur être d'inspiration saint-simonienne. L'auteur observe que l'ouverture d'une route caravanière à travers le Sahara permettrait d'importer du Sénégal la main-d'œuvre dont l'Algérie a besoin — préoccupation absente de ses textes ultérieurs, alors qu'on la retrouve dans une lettre adressée à Enfantin par Gustave d'Eichtal, un autre ancien de Ménilmontant⁸. S'est-il senti obligé de se mettre, au moins sur ce point, en conformité avec les vues de ceux qui finançaient son voyage ? Je ne peux que poser la question. Quoi qu'il en soit, une fois en route, il prit ses distances avec cette pesante tutelle. Deux lettres en témoignent. La première, datée du 18 août 1859 à Ghardaïa, est adressée à Charles Lambert (ARS 7720/238) :

Monsieur et cher maître

⁸ Émerit 1941 : 209. La lettre n'est pas datée.

Vous me trouvez peut-être bien négligent de ne pas vous avoir écrit jusqu'à ce moment. Mais il y a une chose qui m'a retenu et qui me retiendra encore vis-à-vis de vous, c'est que je sais que les détails que je pourrais vous donner seraient sans intérêt direct à vos yeux [...].

J'ai mis de côté pour le moment tout espoir de recherches sur les sujets religieux, j'avoue franchement que je risquerais à y perdre la tête, et j'ai lieu de souhaiter que pareille chose n'arrive ni au propre ni au figuré. Pour le présent, je me contente d'une incrédulité sans bornes pour tout ce qui est hors des choses et des phénomènes de ce monde, et je n'en suis pas malheureux contrairement à ce que j'aurais cru. Je mange avec autant d'appétit, mon blé, ma viande et mes citrouilles bouillies, car tel est mon ordinaire invariable. [...]

Disons pour situer le destinataire de cette lettre que ce polytechnicien talentueux et profondément généreux était demeuré en Égypte bien après que la lassitude ou le changement d'humeur en eurent fait revenir ses compagnons, y avait dirigé jusqu'en 1849 une école où se forma une génération d'ingénieurs égyptiens⁹, et vivait depuis son retour en France dans le proche entourage d'Enfantin. Jusqu'à sa mort, il ne varia jamais dans sa fidélité à celui dont chaque parole était pour lui « parole du Père »¹⁰. Son adhésion au saint-simonisme, restée de nature religieuse, lui inspira des spéculations publiées par la *Revue philosophie et religieuse*. Je suis sûr, compétent et bienveillant comme il l'était, qu'il s'est empressé de répondre aux questions d'astronomie que Duveyrier lui adresse dans la suite de la lettre.

La seconde lettre, datée du 9 novembre à Laghouât, est adressée à Enfantin. On doit la citer intégralement (ARS 7720/236) :

Père

Vous avez été très bon pour moi, et je crains que vous n'ayez pris pour une marque d'oubli le long silence que j'ai tenu à votre égard. Il est assez temps que je me justifie, et je vais vous écrire aujourd'hui, quelque bête que doive vous paraître ma lettre. Je pense souvent à vous, Père, et la raison pour laquelle j'ai si longtemps hésité à vous donner directement de mes nouvelles, la voici : je me trouvais très embarrassé pour trouver quelque chose qui vous convînt, dans mon idée. J'ai beaucoup de raisons pour ne pas vouloir être Saint Simonien. Et je me croyais obligé à vous exposer mes motifs dans ma première lettre, ce qui aurait pu vous paraître très outrecuidant. Somme toute je préfère que vous me croyiez un enfant capricieux.

Il me semble que si je vous parlais des choses que je raconte à mon père et à mes amis, je vous ferais un tort, et lorsque je suis sur le point de prendre le ton philosophique, je me souviens de ce que j'étais le frère de Bébé¹¹, donc un marmot qui doit encore se taire, et devant vous plus que devant tout autre.

Vous me permettrez donc de me taire, et d'écouter, parce que, quoique je ne veuille pas être Saint Simonien, j'ai un faible pour la philosophie. Je suis en cela comme les vieilles bonnes femmes qui préfèrent lire la messe en latin quitte à ne rien comprendre. Il faut espérer que le bon Dieu leur en saura gré ; soyez alors indulgent pour moi.

Je regrette beaucoup d'avoir à vous annoncer que le beau poignard que vous m'aviez donné m'a été volé, je le regrette d'autant plus que je n'avais pas encore commis un seul petit crime avec cette arme.

⁹ Voir Fakkar 1987 ; Alleaume 1987.

¹⁰ Charlety 1964 : 266.

¹¹ Peut-être veut-il parler de Pierre, son frère cadet, dont il est question plus loin.

Adieu, Père, je souhaite pour Pierre qu'il soit un bon Saint Simonien, et que vous soyez aussi bon pour lui que vous l'avez été pour son frère. Je suis sûr en tout cas qu'il vous aimera plus que ma triste figure. — je n'oublierai ni votre bienveillance ni vos bons enseignements, mais je ne puis pas m'empêcher de vous en vouloir. Je vous souhaite de tout cœur une parfaite santé.

Votre petit-fils dévoué. Henry¹² Duveyrier.

Les commentateurs ne se sont guère attardés sur ces deux lettres, quand ils ne les ont pas tout simplement ignorées. Elles sont pourtant révélatrices. Voilà un jeune homme de dix-neuf ans qui depuis le 13 mai, jour où il a quitté Biskra, marche dans un désert dont il a atteint la zone encore insoumise. Un de ses domestiques a tenté de l'empoisonner, des nomades ont voulu lui interdire leur puits, les Mozabites lui ont d'abord refusé l'accès à leurs livres saints, les Cha'amba l'ont expulsé d'El-Goléa qu'aucun Européen n'avait jamais approché ; et lui, dans les lettres qu'il envoie à son père, sourit de ces périls comme d'autant de jeux proposés à l'enfant qu'il n'a pas vraiment cessé d'être. Une angoisse pourtant le tourmente, ancienne sans doute, dont il ne dit rien à son père. Il songe à ce qu'il s'est résolu d'avouer à deux vieillards qu'il connaît depuis toujours : « Je ne suis pas saint-simonien ». Autrement dit : je n'ai que faire des croyances qui ont guidé votre vie, dont votre jeunesse a alimenté ses folies et que vous tenez tant à me faire partager. Confession si difficile qu'il a dû mettre l'Erg et la mer entre eux et lui pour s'en donner la force. Il écrit d'abord au doux Lambert puis attend trois mois pour oser faire de même avec Enfantin, assortissant ses lettres de quelques plaisanteries et d'un peu d'insolence pour raffermir son cœur. Et, dans la lettre à Enfantin, il glisse juste avant les déférentes formules de conclusion un reproche dont je suis sûr qu'il compte plus encore à ses yeux que l'aveu d'incroyance : *je ne puis m'empêcher de vous en vouloir*. Un reproche qu'il ose à peine se donner le droit de formuler. La grave et tutélaire présence du vieux prophète a décidément pesé bien lourd sur l'enfance du voyageur, car c'est bien de cela qu'il s'agit et non du saint-simonisme en soi ; il n'est pour s'en persuader que de comparer le ton de ces lettres à celle du 7 juin qu'il a écrite de Biskra à Ismayl Urbain, un autre saint-simonien pourtant. Là, l'affection et la reconnaissance se disent sans réserves, et il est assez en confiance pour laisser deviner son appréhension (ARS 13739/153) :

Vous voyez combien vos recommandations m'ont été précieuses. L'expérience m'a appris que sans elles je n'aurais rien pu faire du tout, tandis que me voilà à la veille de quitter le dernier poste français, pour aller à l'ouest Mezab par une route qu'aucun Européen n'a encore suivie, et de commencer la partie de mon voyage où mon appréciation seule décidera des pas que j'aurai à faire.

Ismayl Urbain est une figure atypique du saint-simonisme, l'un des plus attachantes aussi. Né à Cayenne d'un créole et d'une quarteronne, il est venu à Ménilmontant un peu après la première heure. En Égypte, il s'est converti à l'islam, moins par conviction religieuse que par désir de se rapprocher des Arabes. En Algérie où il a servi de nombreuses années comme interprète, ses plaidoyers en faveur des indigènes lui ont valu à la fois la haine des colons et l'attention de Napoléon III à qui il inspirera la politique dite du « Royaume arabe »¹³. Une politique qui aurait pu avoir des effets heureux si l'Empereur avait été moins velléitaire. Le mariage de l'Orient et de

¹² Duveyrier et ses correspondants écrivent tantôt « Henri », tantôt « Henry », parfois sans majuscules.

¹³ Voir Levallois 1987.

l'Occident, l'union de la race noire et de la race blanche (sujet sur lequel il a écrit un essai avec d'Eichtal) ne sont pas de vains mots pour lui comme ils le sont peut-être pour ces compagnons. À l'époque où il a reçu cette lettre, il résidait à Paris. Il a recommandé le voyageur à des notables algériens et à des militaires qu'il avait connus à Constantine où il a longtemps résidé, recommandations qui se sont avérées précieuses. À un saint-simonien comme celui-là, trop rebelle lui-même pour verser dans le prosélytisme, Duveyrier n'avait aucune raison d'en vouloir.

La réponse d'Enfantin ne tarda pas. Elle est datée du 29 novembre, ce qui, vu les délais d'acheminement du courrier, laisse supposer qu'elle a été rédigée dès réception de la lettre de Duveyrier (ARS 7769/11) :

Mon cher Henri

Ta petite lettre vaut infiniment moins que ton silence.

Tant que tu sentiras m'en vouloir et avoir beaucoup de raisons de ne pas être saint-simonien et te tenir en dehors des croyances de ton père, d'Arlès, de moi, non seulement tu feras bien de ne pas me le dire mais je te prierai, à regret, de t'abstenir de toute relation avec moi.

Sans suite [en haut de la page de verso. Semble indiquer que la phrase précédente s'est bien achevée au recto].

Tu ne comprendras pas mieux cette leçon de convenances envers moi que celles que je t'ai déjà données et fait donner à Paris et qui sont la cause de ton mauvais vouloir à mon égard.

Voilà pourquoi je t'avais recommandé pour ton voyage d'emporter et de lire la lettre où Arlès te félicitait d'avoir trouvé sur ta route d'enfant un homme comme moi.

Tu ne me parais pas l'avoir lue.

J'en suis fâché pour toi et je souhaite que tu y songes.

Enfantin

Paris 29 9^{bre} 1859

Charles Duveyrier s'était déjà fait réprimander ainsi près de trente ans plus tôt. En 1832, ayant eu l'imprudence d'annoncer à Enfantin une « simple lettre », il avait eu cette réponse (Charlety, 1964 : 63-64) :

Une simple lettre ! Elle ne *me* sera pas adressée. Lorsque vous saurez parler à Moïse, à Jésus, à Saint-Simon, Bazard et moi recevrons vos paroles. Avez-vous bien songé que nous n'avons, Bazard et moi, personne au-dessus de nous, personne que celui qui est toujours calme, parce qu'il est l'éternel amour.

En 1859, je pense qu'aucun de ses fils en Saint-Simon n'aurait accepté un tel langage de la part du Père suprême. Les lettres de Charles Duveyrier de cette période, toujours respectueuses, étaient devenues familières. Mais le vieillard aimait encore à prendre la pose du prophète avec les jeunes gens de son entourage, petits-fils qui ne jouissaient sans doute pas à son égard des libertés que leurs aînés s'étaient octroyées. Et Henri moins qu'aucun autre : on n'est pas impunément le fils du Poète de Dieu. Puisqu'il doutait, il devait jusqu'au repentir être rejeté dans les ténèbres extérieures. Ce lointain anathème dut cependant lui paraître bien dérisoire au milieu des périls qu'il traversait. Plus tard, dans des circonstances dramatiques dont j'aurai à parler, la culpabilité reviendrait.

Plus encore que celles de Duveyrier, cette lettre assez odieuse est passée inaperçue. Émerit, le seul à la mentionner, ne l'a lue que distraitemment¹⁴. Elle oblige à corriger le portrait d'Enfantin en vieillard bonhomme que nous propose Charlety dans son *Histoire du saint-simonisme*. À supposer que le voyage de Duveyrier ait été patronné par la Famille, il ne le commençait pas avec la bénédiction du Père. Celui-ci n'a pas un mot de conseil ou d'encouragement, au contraire d'Urbain et, on peut le penser, de Lambert. Absorbé dans la contemplation de lui-même, l'entreprise de Duveyrier lui est indifférente.

Ces échanges avec les aînés de la Famille sont à rapprocher de ce qu'il écrit à Ghardaïa sur la première page de son journal de route, le 23 juin 1859 (AN 47 AP 6) :

Avant de commencer le récit du premier voyage que j'entreprends par amour pour la science et pour satisfaire une grande passion pour les découvertes de contrées lointaines, je veux résumer en peu de mots mes intentions, afin que l'on n'aille pas chercher dans mes travaux ce que je n'ai jamais promis de faire.

Depuis l'âge où les idées commencent à prendre une tournure raisonnable, un attrait invincible m'a attiré vers le continent africain ; en 1857, lorsque je visitai la province d'Alger, et que je fis connaissance avec le désert auprès de l'oasis de Laghouat, je me promis bien d'y revenir, et, maintenant, je mets à exécution les projets que j'avais formés, presque sans y faire de modifications. Toutes les fatigues et les privations qui m'attendent sur la route pénible que je me suis tracée, tous les risques que je vais courir, seront amplement récompensés si je puis concourir en quelque chose au progrès de la connaissance du continent qui, depuis les dernières découvertes dans le centre de l'Australie, est encore celui qui est le moins connu.

Par quelles promesses non faites craint-il qu'on le tienne pour lié ? Et à qui dénie-t-il par avance le droit de les chercher dans ses travaux ? Aux destinataires de sa *Note* d'avril ? Il paraît en tout cas prendre le contre-pied de ce qu'il y écrivait. Il évoquait la perspective d'un Sahara ouvert aux routes caravanières, montrant ainsi que son voyage pourrait rendre des services, alors qu'il le présente aujourd'hui comme une entreprise désintéressée, animée par le seul souci de la connaissance. Et surtout il rappelle qu'il en a formé le projet bien avant l'écriture de la *Note*, et qu'il a même commencé à y penser dès l'enfance. À cette page écrite pour lui-même, il confie ce qu'il n'a sans doute pas osé dire à ses bienfaiteurs : « quelque gré que je vous sache de votre aide, ne prétendez pas m'avoir inspiré ce que j'entreprends aujourd'hui ». À vrai dire, je n'exclus pas que des conversations entendues dans son enfance aient influencé sa vocation, mais il avait besoin pour la réaliser de se persuader d'abord du contraire.

Rien ne se passa comme il l'avait prévu. Les subsides d'Arlès-Dufour et de Pereire ayant eu tôt fait de s'épuiser, des crédits gouvernementaux prirent la relève, obtenus grâce à l'entregent des amis saint-simoniens de son père. En contrepartie, il devait recueillir tous les renseignements pouvant servir à l'établissement de relations commerciales entre le Soudan et la colonie algérienne, et disposer les esprits à cette perspective. Son voyage prenait une allure plus officielle et perdait de sa gratuité. D'explorateur, il devenait presque un diplomate. On le laissait néanmoins libre de choisir ses itinéraires et de conduire parallèlement des investigations personnelles.

¹⁴ Il la mentionne comme non datée, alors que la date figure au verso. La lettre, où seul figure le prénom de Duveyrier, est par erreur cataloguée comme envoyée à un saint-simonien nommé Henri, mais je suis d'accord avec Émerit sur le fait que l'identité de son destinataire ne fait pas de doute.

Même sur ce point, il ne réalisa pourtant rien de ses projets. Le Touât ayant été mis en effervescence par les mouvements des colonnes françaises sur ses confins septentrionaux, il ne put s'en approcher. Il n'alla pas non plus chez les Kel-Ahaggar, mais séjourna chez leurs voisins kel-ajjer, ces Azgar que sa *Note* d'avril 1859 peignait en pillleurs de caravanes. Il ne cessa d'envisager de nouveaux itinéraires, auxquels les obstacles qui surgissaient lui faisaient à chaque fois renoncer. Après avoir abandonné l'idée de visiter le Touât et le Hoggar, il songea à rejoindre le Bornou par le Fezzan, pour atteindre ensuite le pays haoussa. Il s'imagina même que les autorités françaises pourraient envoyer un aviso à sa rencontre dans l'embouchure du Niger. Au bout du compte, il ne dépassa pas Ghât, dont les portes se fermèrent devant lui, et revint épuisé à Tripoli¹⁵. Son livre aura été le sous-produit d'une entreprise qui garderait pour lui le goût de l'inachevé. *Les Touareg du Nord* devait être suivi d'un ouvrage sur le commerce saharien, qu'il n'écrivit pas, et d'un voyage au Soudan, qu'il ne fit pas. Mais les lenteurs, les obstacles invincibles, l'hostilité des Touâtiens et de Ghâtia l'auront contraint à rester sept mois durant l'« observateur stationné » des Kel-Ajjer. Cet objectif-là, il l'a réalisé, et le reste aujourd'hui n'a plus vraiment d'importance.

L'observateur stationné

Une lettre à son père du 13 février 1861, adolescente et grave comme toutes celles qu'il lui écrivait, donne une idée de ce en quoi consista son observation stationnée. Il est alors dans le campement d'Ikhenoukhen, le chef des Kel-Ajjer, qui lui a offert sa protection. Les nouvelles qui lui parviennent de Ghât (Rhât dans le texte) sont mauvaises, et il ne pourra finalement pas y entrer, ce qui sera un échec pour lui et une humiliation pour son protecteur (AN 47 AP 1) :

... Tu voudras bien sûr connaître quelle est la vie dans le pays des Touâreg. Le matin je suis réveillé par les cris des petits chameaux qui voient traire leurs mères juste au moment où ils voudraient déjeuner. Ikhenoukhen m'envoie une jatte de ce lait de chamelle qui n'est pas très agréable au goût, mais très nourrissant et fortifiant. C'est en ce moment la seule nourriture même des seigneurs des Touâreg.

La matinée se passe soit à causer sur les sujets qui m'intéressent, soit à écrire. Quand nous changeons de campement nous ne partons que tard, et nous nous arrêtons toujours avant la fin du jour. Ce serait désespérant si j'étais pressé d'atteindre mon but, mais par bonheur l'habitude des Touâreg coïncide avec mes besoins. Je n'ai aucun intérêt d'atteindre Rhât si tôt, puisqu'on y est mal disposé envers moi. [...]

Je fais deux repas par jour, et ils se composent invariablement d'un peu de kouskousi avec ou sans viande selon les circonstances. Je n'ai d'autre délicatesse qu'un peu de café noir sans sucre. Ikhenoukhen ayant appris que j'avais épuisé jusqu'à mon café m'en a envoyé du sien. Je mange peu à cause du manque de variété de ma nourriture. Une fois arrivé à Rhât j'aurai les moyens d'améliorer beaucoup mon ordinaire.

En somme, je suis assez content de mes guides maintenant. Ikhenoukhen a des attentions qu'il n'avait pas au commencement. Il est vrai qu'il fallait le temps de le connaître. On parle de partir demain, et je sais qu'une fois démarré de cette vallée, nous n'aurons plus d'arrêt qu'à Rhât qui n'est plus loin.

¹⁵ Sur le voyage de Duveyrier, voir Mambré 1991-1992.

Ce sont là des lignes comme bien des ethnologues ont en par la suite confié à leur journal. Après tout, qu'est-ce qu'un ethnologue sinon un observateur stationné et, paraît-il, quelquefois participant ? Il est vrai qu'il ne se contenta pas d'observer puisqu'il fut aussi, comme je l'ai dit, une manière de diplomate ; vrai aussi qu'il ne se donna jamais le titre d'ethnologue — le seul label académique qu'il se soit accordé ayant été celui de géographe¹⁶. Mais cet aspect au moins de son voyage en fait un ethnologue, mot qu'on peut, à condition de ne lui donner que les connotations qu'il avait à l'époque, lui appliquer sans commettre un anachronisme trop criant : la Société d'ethnologie de Paris existe depuis 1839, et (coïncidence ?) elle compte Gustave d'Eichthal parmi ses premiers membres.

On comprend aussi dans cette lettre que ses rapports avec Ikhenoukhen n'ont pas toujours été faciles. Leur première rencontre avait eu lieu à Ghadamès six mois auparavant, et il l'avait relatée avec enthousiasme dans une lettre à son père du 28 août 1860 (AN 47 AP 1) :

[...] Ikhenoukhen est venu, c'est un vieux géant à barbe blanche auquel on donnerait 40 ans si son voile noir ne laissait pas de temps en temps apercevoir une ride. Je n'ai jamais vu autant de force majestueuse. Ikhenoukhen est bien disposé envers nous ; je suis très satisfait de mon entrevue avec lui. Le premier résultat de cette entrevue est qu'il m'a promis de me mener à Rhât en sûreté envers et contre tous...

L'enthousiasme ne dura guère. Peu après, le chef touareg fit la moue devant les présents, mesquins à ses yeux, que son visiteur croyait bon de lui faire. Par la suite, il se montra souvent avide, n'hésitant pas à puiser dans les provisions de celui dont il avait pourtant fait son hôte. Puis les choses changèrent. Le journal de route de Duveyrier laisse deviner que le vieil homme se prend peu à peu d'une tendresse grondeuse pour ce voyageur de vingt ans dont l'intrépidité l'étonne et les maladresses l'amuse. Un jour, il s'excuse de sa rudesse ; un autre jour, il l'exhorte à la patience ; un autre encore, il se préoccupe de sa maigreur.

Le 31 juillet 1861, Duveyrier prenait congé à Mourzouk de ce partenaire rudoyeur qu'il n'évoquerait plus qu'avec une affectueuse déférence et qui, dit-on, resta jusqu'à sa mort fidèle au souvenir de son protégé¹⁷. Dans une longue lettre à son père datée de ce jour-là, il a fait le bilan de son voyage et de ses relations avec ses hôtes successifs. Il y rapporte les propos tenus sur son compte par le chef touareg, qu'il estimait donc assez pour se soucier de l'impression qu'il lui avait faite (AN 47 AP 1) :

La première impression que je fis sur le vieil Ikhenoukhen, est que j'étais un bien jeune homme pour venir parler avec lui de choses aussi graves que la politique, et il en fit la remarque à un homme du Souf. — Plus tard il changea d'avis et disait souvent cette louange très outrée, qu'il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi intelligent que moi. — Chez les Touâreg quiconque n'a pas la barbe blanche n'a pas la parole dans le conseil. Ils disent : « Vous parlez comme des jeunes gens » quand ils veulent insinuer que votre parole ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête. On est un jeune homme à 45-50 ans pourvu qu'on ait l'avantage de conserver une barbe noire, et alors on a le désavantage de ne pouvoir dire que des bêtises.

¹⁶ Un label amplement mérité (voir Broc 1987).

¹⁷ Gardel, 1961 : 170.

Duveyrier avait été introduit auprès d'Ikhenoukhen par Cheikh 'Othmân¹⁸, homme de religion qu'il avait rencontré à Touggourt le 1^{er} juillet 1860. Le 4 août, il en parle à son père comme d'un homme ayant « une renommée saharienne de sagesse et de bon sens ». Le 14, alors qu'il marche avec lui vers Ghadamès, une lettre à son père rapporte ses sentiments, emmêlés (AN 47 AP 1) :

[...] J'ai beaucoup appris en route de mon compagnon le Cheikh 'Othman et de ses Touâreg, et je ne pouvais pas m'empêcher d'admirer ces chevaliers des temps modernes, montés sur leurs dociles et légers dromadaires marchant silencieux, et immobiles sur leurs selles comme des fantômes.

J'admire aussi les qualités de cœur et l'intelligence de Cheikh 'Othman. Il me racontait les projets de sa vieillesse et me disait : « Si Dieu m'avait donné des enfants, je les aurais élevés et instruits et j'aurais laissé ainsi un souvenir de moi à la postérité ; mais Dieu ne m'en a pas donné, et je ne veux pas cependant mourir sans avoir fait quelque chose d'utile ; je creuserai des puits dans les déserts les plus difficiles à traverser, et principalement sur la route du pèlerinage. » Le bon cheikh verra peut-être un jour ce que ce qu'il fait aujourd'hui en se mettant intermédiaire entre les Français et les Touâreg et en travaillant à les rapprocher, sert bien plus à la postérité que les quelques puits qu'il projette et que personne ne creusera mieux que nous. — Mais ce trait te fera connaître un peu le caractère de l'homme auquel je me suis associé

À une admiration qui s'exprime ici avec une juvénile spontanéité, se mêle tout ce que les Français éprouveront après lui pour les Touaregs : fascination rêveuse pour une apparence assurément singulière et, il faut bien le dire, condescendance de l'Européen. Au moins il se garde de réduire les Touaregs à cette prestance qui le fascine et, fidèle sans le savoir au meilleur du saint-simonisme, il ne songe qu'à les rapprocher de ses compatriotes. Mais la condescendance va bientôt nourrir chez ceux-ci la volonté d'assujettissement, et le rêve qui n'est ici qu'une esquisse habillée de souvenirs d'écolier les hantera jusqu'à la fin du siècle suivant. Assujettis, les Touaregs devront encore jouer, dans le théâtre d'ombres dont leurs nouveaux maîtres se seront faits les régisseurs, tous les rôles que leur assigne leur spectrale apparence : ils seront tour à tour les descendants égarés des compagnons de saint Louis, un lointain chirurgien de l'arbre celtique, les survivants d'une île engloutie au-delà des colonnes d'Hercule¹⁹. Divagations dont un autre peuple berbérophone est déjà l'objet à cette époque, comme nous le verrons.

'Othmân le confia à Ikhenoukhen puis le quitta, pris par ses affaires, avant de le retrouver en avril 1861. Lui aussi se montra paternel avec le voyageur. Voici par exemple ce que Duveyrier dit dans une lettre du 13 avril où il informe son père des bruits inquiétants qui parviennent du Touât (AN 47 AP 1) :

Dans de telles conjonctures, il est devenu impossible pour moi de penser à aller au Touât cette année, et Si 'Othman me dit en arrivant dans son langage figuré : « Si je savais que tu voulusses partir, je te retiendrais par ton vêtement. »

Le sage vieillard et le jeune homme s'attachèrent l'un à l'autre, comme le montre cette lettre du 10 mars 1862, écrite de Saint-Eugène (près d'Alger) après la fin

¹⁸ Il s'agit là d'une graphie arabe, le personnage s'appelait sans doute Ghotman. Duveyrier l'appelle 'Othmân dans le livre, 'Othman ou Othman dans ses manuscrits, et lui donne le titre de Cheikh ou celui de Si.

¹⁹ Sur ce point, voir Pandolfi 2001, Galand 1994.

du voyage. Invité par les autorités françaises, 'Othmân vient d'arriver à Alger et doit se rendre en France où il rencontrera l'Empereur (AN 47 AP 3) :

Mon cher père,

Si 'Othmân est arrivé ici hier avec deux Touâreg. Le Commandant de Mircher et le Capitaine de Polignac avaient été à sa rencontre sur le bateau, et je me rencontrai avec eux dans la rue au moment où je courais de tous côtés pour tâcher de les trouver. Nous avons été ensemble à la maison destinée à Si 'Othmân, nous nous embrassâmes. Le chef targui était aussi heureux de revoir son protégé, que moi de mon côté j'étais heureux de le voir arrivé à bon port.

Ikhenoukhen et 'Othmân ont droit à une mention louangeuse dans *Les Touareg du Nord*, mais le ton n'y est plus celui des lettres. L'auteur est un peu condescendant, quoique encore admiratif, à l'égard d'Ikhenoukhen, maladroit et presque puéril quand il parle de 'Othmân. Cela tient peut-être aux circonstances particulières de la rédaction de l'ouvrage, dont il sera question plus loin (Duveyrier 1864 : 352 & 365) :

D'après ses contribules, Ikhenoukhen est arrivé au degré de puissance qu'il a atteint parce qu'il est de tous les Touâreg celui qui manie le plus habilement le glaive et le bouclier. Ainsi doivent raisonner des hommes pour qui la force matérielle est tout. Quant à moi, qui, pendant près de sept mois, ai vécu avec Ikhenoukhen, l'observant attentivement, je suis convaincu que les qualités de son cœur et de son esprit, la générosité et la droiture de son caractère, ont autant contribué à son élévation que son habileté à manier les armes. Ikhenoukhen a aujourd'hui soixante-seize ans, mais il supporte encore les fatigues de la vie nomade comme le plus jeune de ses fils. Tout, dans ses allures, dans sa voix, dans sa manière de commander, révèle l'homme d'une civilisation encore barbare, mais, au milieu des défauts inhérents à sa race, on ne tarde pas à reconnaître en lui une grande solidité de principes, un dévouement sans bornes à ce qu'il croit son devoir, et un respect inaltérable pour la foi jurée.

En tout lieu, le Cheikh-'Othmân serait un homme remarquable par son instruction, par la douceur de ses mœurs, par sa bonté et sa franchise ; mais quand on rencontre un tel ensemble de qualités chez un enfant du désert, on ne peut se défendre d'un certain étonnement.

J'aime le Cheikh-'Othmân, par reconnaissance des services qu'il m'a rendus pendant son voyage, mais je l'aime surtout parce qu'il sait se faire aimer.

Il faut aussi dire un mot de ses relations avec les Touarègues. Il en parle un peu à son père dans sa lettre-bilan du 31 juillet 1861 (AN 47 AP 1) :

Les femmes des hommes influents venaient me voir souvent. C'était à Tikhammâlt. Plus tard Si 'Othmân passa dans la tribu, et fut fort amusé par le souvenir que les grandes dames avaient conservé de moi. J'ai eu le bonheur de ne pas leur déplaire. Elles lui dirent qu'elles avaient bien vite vu que j'étais de bonne maison, parce que malgré les petits larcins qui avaient été commis par des nègres esclaves sur mes provisions de bouche, je n'avais jamais consenti à les rentrer et garder dans ma tente. Les Touâreg sont aristocrates, leur république est une république aristocratique. — Les dames Touâreg dirent encore à Si 'Othman qu'elles étaient souvent venues me voir parce qu'elles me voyaient triste et désolé, et qu'elles avaient pitié de moi.

Il s'agit là des grandes dames de l'entourage d'Ikhenoukhen. Son journal évoque aussi quelques autres, connues à Ghadamès, et dont je ne crois pas qu'il ait beaucoup parlé à son père (Duveyrier 1905 : 167) :

[18 août à Ghadamès] Quelque temps après, je reçois la visite bienvenue de trois dames targuies, l'une d'elles est jeune, assez grande et d'une blancheur rare ; elle est de plus très bien peignée. Sa coiffure est, sur le devant, identique à nos bandeaux plats d'Europe, mais ces derniers se terminent derrière les oreilles par deux nattes courtes et épaisses. Les ornements de ces Targuiât sont sobres ; la belle porte trois légers bracelets à chaque bras ; le tout est de bon goût et serait bien vu en Europe. Ainsi ce ne sont plus les ornements grossiers des Arabes.

La conversation roule sur très peu de choses parce que ces dames me font la malice de prétendre ne pas comprendre l'arabe, de sorte que je suis à m'éreinter à chercher de rares expressions dans le cinquième volume du Dr Barth. — Elles partent d'un éclat de rire formidable quand je parviens à leur désigner "ulhi" [le cœur dit la note] et "teraouen" [les poumons] comme étant le siège primitif de la maladie du jeune Targui qui est le frère de l'une d'elles [on lui a amené un enfant de 12 ans atteint d'un œdème]. Lorsque nous étions ainsi aux prises, arrive Si 'Othman qui, en voyant les Targuiât, s'écrie : "Bism Illah er Rahman er Rahim", expression que les Touareg emploient lorsqu'ils sont affectés d'une surprise pénible. Nous parlons de nos affaires et, pendant ce temps, les Targuiât veulent s'en aller ; l'une d'elles retrouve son arabe pour me demander du tabac. Je leur dis que je n'en ai pas, mais que, si elles veulent bien revenir, j'espère être plus riche.

Là encore, un thème s'ouvre, qui sera développé dans *Les Touareg du Nord*, et que ses successeurs reprendront : les femmes touarègues sont plus proches de leurs sœurs françaises que de leurs voisines arabes. Cela dit, il faut s'arrêter à la scène elle-même. Ikhenoukhen et 'Othmân savent que la présence parmi eux de ce gamin annonce pour leur monde des changements qu'ils pressentent terribles ; c'est pourquoi ils l'entretiennent avec gravité, si jeune qu'ils le trouvent. Tandis que ces filles conduites vers lui par leur seule curiosité ne voient qu'un adolescent à taquiner. Et lui entre dans leur jeu, s'expose à leurs rires, ne repousse pas leurs demandes, lui si sourcilleux d'ordinaire sur les égards qu'il s'estime dus, si prompt à se croire grugé, si agacé par les requêtes incessantes. Il s'est emporté quelques jours plus tôt contre la morgue d'un fonctionnaire turc, ses relations avec son logeur sont si mauvaises qu'il va bientôt fondre deux balles pour son revolver, mais pour un instant tout cela est mis en suspens.

D'autres filles viendront, toujours taquines, toujours coquettes (*id.* : 167) :

[2 Septembre] Je reçois la visite de deux Targuiât, dont l'une est Tekiddout qui doit être ma maîtresse de Tefinagh²⁰. Elle emporte le papier et viendra demain me donner ma première leçon. Ces deux dames sont très dégourdies et je suis de plus en plus frappé des rapports qu'il y a entre l'esprit des Targuiât et celles qu'ont mes concitoyennes. Tekiddout ramène si habilement son voile (haïk) sur sa figure, que je ne puis voir ses traits, j'ai beau user de tous les moyens possibles, je ne puis l'amener à se découvrir. Elle donne pour prétexte que je suis jeune et beau !

Ces leçons d'écriture touarègue n'excluront pas quelques espiègleries (*id.* : 188) :

[7 septembre] Je reçois dans la gaïla des visites de Tekiddout et de sa sœur Chaddy [...]. Tekiddout m'écrit sur une feuille de papier ses pensées qui n'étaient pas tout à fait orthodoxes ; nous restons un bon moment à blaguer, tout à fait en petit comité. »

²⁰ Il s'agit de l'alphabet touareg. On transcrivait plutôt aujourd'hui *tifinagh*.

Une autre institutrice prendra la suite de Tekiddout (*id.* : 204) :

[14 septembre] Aujourd'hui, je ne fais pas de promenade ; j'ai une longue leçon de tefinagh avec Mala et Ihemma. Mala est toute jeune, sans méchanceté ni préventions et très jolie. Pendant la leçon, je m'amuse avec son petit pied et, après la leçon, quand Ihemma s'en va, j'échange plusieurs baisers avec elle. Nous sommes donc très bons amis. Elle m'a promis de revenir ici à mon retour et de me jouer ici de la rebazâ.

Ce que Duveyrier a écrit dans son journal après cette date n'est pas parvenu jusqu'à nous. Seule la partie qui couvre la période allant du 13 janvier au 14 septembre 1860 a été publiée en 1905, sous le titre de *Journal de route*. Et, hormis les pages liminaires, le manuscrit est absent de tous les fonds d'archives où on pourrait espérer le trouver. Nous ne saurons pas si la gentille Mala a joué de la vièle pour le voyageur, ni même si celui-ci l'a revue après son retour de Tripoli, où il devait se procurer un firman du Pacha. Elle restera pour nous aussi fuyante que sa presque homonyme, la « petite indienne de quatorze ans, nommée Mila, très jolie », qui, en d'autres temps et sous un autre climat, « chanta quelque chose de fort agréable » pour un autre voyageur, bien jeune lui aussi. Le chant de l'Indienne fut pour Chateaubriand un moment de grâce avant que ne lui viennent de France les sombres nouvelles qui précipitèrent son retour²¹. Quand il se livre aux taquineries des jolies touarègues de Ghadamès, Duveyrier ne sait pas lui non plus que le malheur va le frapper à son retour.

Qui a écrit Les Touareg du nord ?

Après avoir quitté Ikhenoukhen à Mourzouk, Duveyrier parvient à Tripoli le 2 septembre 1861. Un vapeur le ramène à Alger en novembre. Le 5 décembre, il est obligé de prendre le lit pour plusieurs semaines. Ses facultés sont gravement altérées et il perd pour un temps la mémoire. Il est difficile aujourd'hui de savoir quelle a été sa maladie²². Sur l'un des carnets utilisés durant son voyage, et pour certains après son retour, il a porté ces quelques mots, vraisemblablement en 1862 (AN 47 AP 2, carnet 4x) :

Ma maladie à Alger et à Saint-Eugène
En arrivant à Alger j'ai été 3 semaines couci couça
Vers le 9 ou le 12 Décembre je tombe malade
Vers le 9 ou le 12 Janvier je me lève
Mon père est arrivé à la fin de Décembre
Il part à la fin de Janvier

Je ne sais si, au moment où il écrit ces lignes, il est inconscient encore de la gravité du mal dont il commence à se relever, ou s'il veut par elles conjurer le souvenir d'une maladie qu'il sait avoir été cruelle et dégradante. Ce que le docteur Warnier, le saint-simonien qui l'héberge près d'Alger, en écrit à Prosper Enfantin le 12 janvier 1862 est si affligeant que je ne me sens pas le cœur d'en citer plus de quelques lignes (ARS 7720/140) :

²¹ Sur l'épisode de Mila, voir Chateaubriand 1997, I : 449 (livre VII, ch. 9 de l'édition Pénau).

²² E. Mambré (1991-1992 : 70 *sqq.*) pense à la typhoïde.

Les facultés intellectuelles commencent à se remettre, depuis quatre jours, la progression est d'une année au moins par jour. Ainsi, au départ de ma dernière lettre, il avait trois ans, aujourd'hui il en a 15 au moins.

Il faut vous dire que, la maladie vaincue, Henry est rentré dans la vie par un état voisin de la première enfance [...].

La mémoire est ce qu'il y a de plus en retard. Henry ignore encore qu'il est à Alger, qu'il est malade ou qu'il l'a été, que son père est ici aussi depuis 48 heures ; il ne s'est pas aperçu qu'il était absent²³. Cependant, dans certains moments de lueur, on voit que la mémoire revient, surtout quand il vient de lire, ainsi il me donne l'analyse de sa lecture, et compare les travaux des autres aux siens.

[...] Henri qui ne sait s'il est en 1862 ou en 1842, qui se révolte quand on lui dit que nous sommes en janvier prétendant toujours être en juillet (date à laquelle il a commencé à être malade), n'oublie jamais de remonter son chronomètre, de le consulter chaque quart d'heure et de demander sa pitance quand l'aiguille marque la minute de son repas.

Le 22 janvier, une lettre à son père où il ânonne et se répète comme un enfant montre qu'il est loin d'avoir retrouvé ses esprits. Tout cela, dont il guérira finalement, ne serait rien si le docteur Warnier, craignant que sa maladie se ne prolonge, n'avait commencé à classer ses notes et à rédiger le rapport commandé par le Gouvernement général de l'Algérie. Ce rapport est devenu *Les Touareg du Nord*, de sorte que la question se pose de savoir ce qui est vraiment de Duveyrier dans le livre paru sous son nom. Seule l'improbable redécouverte du journal de route permettrait de la trancher, mais la documentation disponible permet d'avancer quelques hypothèses. Sa correspondance, déjà citée, nous livre des informations sur son état d'esprit en 1859-1861, ainsi que sur le travail d'écriture accompli au cours de l'année 1862. L'état des notes prises au cours de son voyage est plus décevant. Elles formaient deux ensembles que la première page déjà citée du journal décrit comme suit (AN 47 AP 6) :

Je dois donc me contenter de copier, pour ainsi dire, les notes volantes que je prends en route au crayon et qui pourraient facilement s'effacer et, sous le titre de journal de voyage, je donne un résumé sec et entrecoupé de tout ce qui m'a frappé au cours de la journée, soit comme paysage ou géographie physique, soit comme études de mœurs des hommes ou des animaux.

Les « notes volantes » sont sans doute celles qu'il a portées sur la quarantaine de carnets conservés dans le fonds Duveyrier des Archives nationales (carton 47 AP 2). Très succinctes, presque illisibles, réduites pour l'essentiel à des indications topographiques, on ne peut croire qu'elles aient fourni la matière des *Touareg du Nord*. Cette matière a donc été puisée dans le journal, pour lequel nous devons nous contenter du peu qui nous en est parvenu.

Considérons tout d'abord ce que nous apprennent ses lettres de 1862. Les belles études d'Emmanuelle Mambré ont déjà fourni là-dessus des éléments précieux (1993, 1991-1992 : 70 *sqq.*), qu'il est cependant possible d'enrichir encore. Citons pour commencer, après E. Mambré et d'autres commentateurs, ces lignes de Warnier, écrites le 18 février en post-scriptum d'une lettre d'Henri à son père (AN 47 AP 3) :

²³ Charles Duveyrier, qui est venu pour quelques jours au chevet de son fils, s'est momentanément absenté.

Sans toucher au domaine scientifique de la mission d'Henry, je trouve dans ses notes, avec les compléments qu'elles exigent, la matière d'un volume de 3 à 400 pages.

Prévoyant qu'Henry sortant d'une longue maladie et d'une longue convalescence, d'ailleurs inexpérimenté dans l'art d'écrire, ne pourra avant un nouveau voyage faire un travail digne de lui et considérant qu'il importe à son avenir de justifier, sans trop de retard, de la confiance qu'on a eue en lui, je fais un volume qui pourra faire attendre les plus impatients aussi longtemps que les circonstances l'exigeront.

Le volume sera bien d'Henry, mais fait et digéré par un homme qui sait où commence et où finit ce que le public désire d'abord savoir.

Le livre sera très curieux, plus qu'intéressant puisque, avec les éléments qu'Henry rapporte, avec ce qu'une expérience de 20 années d'étude et de publicité algérienne m'a donné, beaucoup de questions douteuses recevront une solution.

Il faut dire un mot de l'« expérience » de Warnier. Le personnage est une figure connue de la colonisation. Comme Carette, Enfantin l'a converti au saint-simonisme à l'époque de la Commission d'exploration scientifique de l'Algérie. Il n'a pas envers le Père l'attitude filiale que la plupart des vieux fidèles lui ont conservée, ceux du moins qui n'ont pas rompu avec lui. Il va bientôt mobiliser ses ressources de publiciste contre la politique arabophile que Napoléon III a décidé de mettre en œuvre après son voyage à Alger de septembre 1860. Il sera jusqu'à sa mort un porte-parole véhément des colons, et fera voter en 1873 une loi, connue depuis sous le nom de « loi Warnier », qui consacrera définitivement la spoliation des musulmans à leur profit²⁴. Tel est l'homme qui, en décembre 1861 ou peu après, met la main sur les notes de Duveyrier. Si l'on en juge par les lettres que je vais citer (toutes, à une exception près, écrites par Henri à son père), la main est lourde.

Dans sa lettre du 6 mars, Duveyrier décrit « Monsieur Warnier » comme « très occupé toujours à [s]es notes », ce qui laisse entendre qu'il n'en a pas encore à cette date repris possession. Il ne semble pas en être trop affecté, à en juger par l'enjouement de la lettre du 24 mars :

Tu me dis de ne pas travailler trop, mais je ne travaille pas du tout ; je suis devenu le Félix Taylor II²⁵, sauf l'esprit et les belles manières de mon ami.

Dans une lettre non datée, mais dont la place dans la liasse où elle est conservée laisse supposer qu'elle est un peu postérieure, on lit (*ibid.*) :

Il nous manque ici quelques petits cahiers de notes comme ceux que tu as renvoyés. Monsieur Warnier en aurait besoin, et tu me ferais bien plaisir en me les envoyant si tu sais où ils sont. Il manque onze cahiers probablement c'est là tout un envoi.

Je voudrais bien que ces cahiers ne soient pas perdus, maintenant que je sais ce que mon voyage m'a coûté.

Le « nous » de la première phrase pourrait signifier qu'il participe maintenant au dépouillement de ses notes, mais c'est apparemment toujours Warnier qui dirige le travail. La dernière phrase porte la marque d'une blessure : le convalescent commence à comprendre que son mal a été grave, et sa lucidité recouvrée lui fait aussi percevoir qu'il était jusque-là trop hébété pour en avoir conscience. Un point est par ailleurs

²⁴ Voir note xxxiii..

²⁵ Il s'agit du fils du Baron Isidore Taylor, homme de lettres et philanthrope.

énigmatique : pourquoi le père d'Henri, qui était venu passer quelques semaines à son chevet, a-t-il emporté une partie de ses notes quand il a regagné Paris ?

Le 8 avril, il écrit à un instituteur dont il a fait la connaissance à Biskra en 1859, et qui dans sa correspondance n'apparaît pas autrement que comme « Monsieur Colombo » (*ibid.*) :

Dès que mon rapport va être imprimé je vous l'enverrai. Grâce à l'expérience [« à l'expérience » est rajouté] et au travail de Mr le Dr Warnier qui le rédige, il contiendra ~~des détails~~ et des vues générales dont j'avais rapporté les éléments, mais que je n'aurai pas été capable de déduire de mes notes éparses.

Warnier est ici le rédacteur du texte que Duveyrier appelle « mon rapport ». Et l'impérieux docteur l'a apparemment convaincu de son inexpérience.

Le 24 avril, le ton change un peu (*ibid.*) :

D'un autre côté nous savons que le Cheikh Othmân doit arriver ici incessamment, et il est bien important que je sois là surtout pour arranger avec lui mon prochain voyage, que plusieurs personnes se sont offertes à ce qu'il paraît pour faire à ma place. Ensuite Si Othmân sera plus à son aise avec moi qu'avec tout autre pour dire ce qu'il voudra et je pourrai moi-même donner des explications qui feraient comprendre s'il le fallait des détails politiques ou commerciaux spéciaux au pays des Touâreg.

Pleinement réveillé de l'engourdissement où l'avait plongé une maladie dont il mesure maintenant combien elle l'a affaibli, l'enfant qu'il était redevenu se soucie pour la première fois de projets qu'il semblait avoir oubliés, et se prend à craindre qu'on le juge inapte à les réaliser. Ces sentiments se précisent dans sa lettre du 7 mai (*ibid.*) :

Mon cher père

Si 'Othmân le marabout touâreg qui a été mon guide jusqu'à Ghadâmès, va bientôt arriver. [...] Le Maréchal a décidé qu'il fallait emmener Si 'Othmân à Paris, et je suis chargé de lui faire accepter ce voyage. Je crois que j'y parviendrai en lui faisant comprendre l'intérêt qu'il y a et en lui promettant toutes les facilités possibles pour son pèlerinage à La Mekke après sa visite à l'Empereur.

Je suis très heureux de cet arrangement parce cela me fait voir qu'on me trouve encore bon à quelque chose. J'aurais encore par là l'occasion de voir notre Sultan, et cela me facilitera beaucoup l'accomplissement de ce que je voudrais encore faire.

Le voilà qui parle à nouveau de ce qu'il voudrait faire, avec une assurance qu'on ne lui connaissait plus. Et le rétablissement de ses facultés est désormais un fait connu puisque les collaborateurs du Maréchal Pélissier, le Gouverneur général de l'Algérie, savent pouvoir compter sur lui pour amener 'Othmân à leurs vues. Mais il a bien conscience de n'être qu'un instrument dans les mains d'hommes qui décident pour lui, le trouvant tout au plus « encore bon à quelque chose » — bon à leur permettre de tirer parti de l'amitié qu'un indigène a pour lui. Et Warnier ajoute un post-scriptum qui montre bien qu'il a toujours les commandes (*ibid.*) :

Reste à décider Othman et on compte beaucoup sur Henry pour cela et Henry est convaincu qu'il viendra. Il ajoute plus loin :

En route, j'aurai mieux l'occasion de demander à Si 'Othman ce qui me manque qu'à Alger où il va être absorbé par tout le monde.

C'est donc Warnier qui demandera à 'Othmân les informations qui *lui* manquent. Duveyrier utilisait un « nous » inclusif, lui ne parle qu'au singulier.

Si Warnier a, de toute évidence, dépouillé les notes du voyageur, E. Mambré est cependant d'avis que celui-ci a tout de même pris une certaine part à la rédaction finale du rapport. Parmi les témoignages qu'elle invoque en ce sens, deux sont à retenir. Il y a tout d'abord cette lettre de Duveyrier au général de Martimprey, datée du 6 novembre 1862 (Mambré 1991-1992 : 87) : « On travaille aux cartes tandis que je mets la dernière main à la rédaction des deux volumes. » Cette phrase n'a cependant pas une valeur de preuve absolue, car rien n'exclut que Duveyrier ait simplement voulu apparaître aux yeux de ce collaborateur du Gouverneur général comme ayant effectivement rédigé le rapport que l'administration lui a commandé. On est également troublé par le fait qu'il parle de deux volumes, dont l'un va devenir *Les Touaregs du Nord* et dont l'autre, devant porter sur le commerce saharien, n'a pas été publié et n'a même laissé aucune trace dans les archives, au point qu'on se demande s'il a jamais été écrit. Le second témoignage, plus probant, est ce que les éditeurs du *Journal de route* écrivent à propos de Warnier (Duveyrier 1905 : 181, note 1) :

Mentor systématique et autoritaire parfois, et qui n'abdiqua pas lors de la rédaction des *Touaregs du Nord*, dont le brouillon renferme plus d'une page entièrement raturée et modifiée de sa main.

Voilà qui n'a pu être écrit que par des hommes ayant eu sous les yeux le document disparu aujourd'hui dont ils parlent. Nous sommes donc au moins sûrs qu'il a existé un manuscrit de la main de Duveyrier, sûrs aussi que Warnier est intervenu sur ce manuscrit.

Que Duveyrier ait retrouvé dès avant la fin de 1862 ses capacités d'écriture est confirmé par le fait que, le 19 décembre, il a prononcé devant les membres de la Société de Géographie une conférence où s'ébauchaient les principaux thèmes des *Touaregs du Nord*. S'il n'est pas de pure rhétorique, le prologue où, se sentant encore mal remis de sa maladie, il demande l'indulgence de son auditoire, pourrait indiquer que ce texte est bien de lui (Duveyrier 1863). Mais une lettre à son père du 2 avril 1863 confirme que Warnier est resté jusqu'au bout un superviseur pressant (AN 47 AP 3) :

Mes cartes avancent, j'y travaille maintenant de manière à finir les dernières d'ici à peu de temps. Quel débarras quand tout sera terminé ! J'aurai délivré Monsieur Warnier de ce travail, et mon ouvrage aura paru. Je te quitte pour reprendre mes itinéraires.

« J'aurai délivré Monsieur Warnier de son travail ». On imagine le tyrannique mentor, le pressant de hâter un travail dont lui-même est incapable, pour pouvoir le joindre à un ensemble qu'il se réserve de coordonner. Citons enfin cette lettre du 4 avril 1863 (*ibid.*) :

... Depuis ton départ j'ai travaillé pas mal, et ce que tu me dis dans ta lettre est un coup d'éperon qui augmente mon zèle. Je ne crois pas que tu me trouves entièrement débarrassé de mes cartes à ton retour, mais comme je crois te l'avoir déjà écrit, ce n'est plus qu'une question de peu de jours. Tu pourras voir par toi-même en rentrant si j'ai été paresseux, car je laisse les cartes faites dans mon portefeuille. [...]

Ce sera un vrai bonheur pour moi, quand installés dans le nouvel appartement, tu reprendras les travaux de l'Encyclopédie, et j'y porterai le plus vif intérêt. D'autant plus que je pourrai mieux voir ce qui se fera. Tu m'honoreras beaucoup et tu me rendras un grand service, si tu veux bien me confier quelque travail dans la partie des explorateurs. Je t'en serai bien reconnaissant, comme pour la meilleure chose que tu auras faite pour

moi. En effet, après un travail comme celui-là, j'aurai des droits pour continuer ma carrière de voyageur.

Si tu le veux bien, après la publication de mon ouvrage, j'y travaillerai. Et pour faire ce travail avec plus de fruit, je me reposerai de temps en temps en rédigeant les autres parties de mon voyage, ce qui ne sera pas fatiguant, puisque les cartes seront toutes faites. Mais nous recauserons de cela et j'écouterai les conseils que tu voudras bien me donner à ce sujet. — Ma santé est bonne maintenant et je me sens heureux.

Il travaille à nouveau avec ardeur, songe avec allégresse à la poursuite de sa « carrière de voyageur ». Point d'allusion à un Warnier jusque-là omniprésent. Occupé à la confection des cartes qui doivent illustrer son livre, il parle aussi de la rédaction des « autres parties de son voyage », ce qui est d'interprétation difficile. En est-il encore à la rédaction des *Touareg du Nord*, ou songe-t-il à ce mystérieux second volume dont il ne reste rien aujourd'hui, je ne sais. Mais, une fois de plus, rien ne se passera comme il le prévoit. L'encyclopédie dont son père et quelques autres saint-simoniens élaborent le projet ne se fera pas. Quant au bonheur qu'il croit avoir retrouvé, des événements encore à venir le feront fuir.

Et quelque chose s'est brisé en lui. Cette lettre est optimiste, mais c'est la lettre d'un enfant qui s'éveille d'un long cauchemar. D'autres signes encore montrent que son intrépidité l'a quitté, qu'il n'est plus le jeune homme qui défiait le Père suprême de la Famille saint-simonienne. En décembre 1861, alors que la fièvre le faisait délirer par intermittence, il s'était souvenu avec crainte et remords de son insolente lettre de 1859. Son père, accouru à son chevet, et qui apparemment ne savait rien de l'affaire, écrivait le 26 décembre 1861 à Prosper Enfantin (ARS 7720/137) :

Parmi les préoccupations d'Henri était celle de savoir si à son arrivée à Paris, vous le recevriez bien. Je lui ai dit que j'ignorais ce qui pouvait le faire douter de cela. Mais que je pouvais lui répondre de l'intérêt le plus affectueux que vous n'aviez cessé de prendre à lui, jusqu'à parler à Chasseloup-Laubat²⁶.

L'enfant fautif craignait le châtement et avait hâte de dire sa contrition. La lettre déjà citée de Warnier à Enfantin laisse soupçonner les mêmes inquiétudes :

Avant de terminer, trouvant Henry dans une bonne disposition d'esprit [...], je lui ai fait lire votre lettre du 1^{er} janvier. [...] il voulait prendre une plume et vous écrire de suite pour vous remercier de l'intérêt que vous lui portiez ; je lui ai fait comprendre qu'il valait mieux attendre quelques jours qu'il ait pris le grand air.

Le 20 août 1862, lui aussi avait écrit à Enfantin, auquel les lettres de Charles Duveyrier et de Warnier n'avaient rien caché des symptômes les plus sordides de sa maladie (ARS 7720/237) :

Depuis mon retour en France²⁷, j'ai été bien touché de votre bonté pour moi. Cela m'a fait du bien de penser que vous m'aimiez un peu, et je veux faire tout mon possible pour mériter cette bonté de votre part. [...] J'espère vous revoir bientôt, et je réclame votre indulgence pour le plus mauvais de vos enfants.

Le fils rebelle, brisé par la maladie, est venu à résipiscence. Il forme des projets pour l'avenir, mais, du moins dans l'immédiat, il ne les situe pas ailleurs qu'au côté de

²⁶ Ministre de la Marine au moment où cette lettre a été écrite, le comte de Chasseloup-Laubat avait précédé le Maréchal Pélissier au Gouvernement général de l'Algérie.

²⁷ Rentré en France depuis peu, Duveyrier écrit de Saint-Valéri-sur-Somme.

son père, et liés à une entreprise qui restera comme l'ultime chimère du saint-simonisme. Car l'Église saint-simonienne, qui n'était plus depuis longtemps qu'un cénacle de vieillards nostalgiques, en est à son crépuscule. Le prophète aux pieds duquel il vient se repentir va bientôt mourir. Pour Duveyrier, 1864 aura été l'année où paraissait un livre dont l'écriture lui avait été en partie volée et celle où mourait l'homme qui l'avait anathématisé tandis que lui parcourait le désert.

Le livre et le journal

Venons-en maintenant à la comparaison entre le contenu du livre et ce que Duveyrier a écrit au cours de son voyage. J.-L. Triaud l'a entreprise, et fait apparaître ce qu'il estime être la griffe de Warnier dans le traitement réservé à la Sanûsiyya. Cette confrérie avait été fondée au cours des années 1830 par un homme né à la fin du XVIII^e siècle, Muhammad al-Sanûsî. Ses membres se retiraient dans des lieux infréquentés, attendant les événements qui devaient marquer la venue du prophète de la fin des temps. Les Européens ont peu à peu suscité autour de la Sanûsiyya ce que Triaud a appelé une légende noire, où elle prenait la figure d'une coterie décidée à saper par tous les moyens l'avancée de la colonisation. Or, si les Sanûsî n'avaient assurément aucune sympathie pour les infidèles, ils étaient en réalité plutôt soucieux de les fuir que de les combattre. Ce n'est qu'au début du XX^e siècle que la confrérie, provoquée à la violence par les incessantes tracasseries des Anglais et surtout des Français, devint une puissance militaire et conquérante. En agissant envers elle selon l'idée qu'ils s'en faisaient, les Européens auront obtenu que la réalité se conforme à une image qui n'était à l'origine qu'un fantôme. Duveyrier, dans les *Touareg du Nord* puis dans une brochure publiée vingt ans plus tard (Duveyrier 1884), s'était fait l'un des artisans de cette légende. Or, sa lettre-bilan du 31 juillet 1861 donne de la confrérie une image assez idyllique et bien plus proche de la réalité d'alors. Triaud suggère que Warnier, utilisant de façon tendancieuse les données factuelles contenues dans cette lettre, a écrit ou inspiré les pages très sombres où le livre traite de la Sanûsiyya²⁸. La démonstration est impeccable et je ne vois que deux objections à lui opposer. Tout d'abord, il faudrait être sûr que Warnier a eu en mains la lettre du 31 juillet 1861, ce qui n'est pas acquis. De plus, Pottier mentionne dans sa biographie de Duveyrier une autre lettre, écrite le même jour, et où le jeune homme fait également le bilan de son voyage. Envoyée au général de Martimprey, elle disait « l'impression favorable produite par lui sur les Arabes, les Touareg et les Targuiat, l'hommage que Si el Bakkay²⁹ avait rendu à ses connaissances de la religion, de la langue et des mœurs, le rôle néfaste du senoussisme » (Pottier 1938 : 76). Faut-il penser que Duveyrier a produit deux descriptions de la confrérie, réservant à son père la plus bénigne ? Le ton en général assez irénique de ses lettres à son père autorise une telle hypothèse, encore qu'on puisse aussi penser que Pottier, lui-même adepte et zélé tardif de la légende noire, a lu avec des yeux prévenus un texte en réalité semblable à celui reçu par Charles Duveyrier. Seule la redécouverte de la lettre à Martimprey, qui a pour l'instant résisté à mes recherches, permettrait de trancher. Si les deux lettres s'avéraient divergentes, il faudrait modifier légèrement la

²⁸ On résume ici à grands traits Triaud 1995, I : 99-118.

²⁹ Si El Bakkay était un arabe Kounta, gendre d'Ikhenoukhen. Il avait fait preuve d'une très grande bienveillance à l'égard de Duveyrier.

thèse de Triaud, et penser que Warnier, ayant à choisir entre deux images de la confrérie, a retenu la plus conforme à ses préjugés.

Je propose maintenant de prolonger la tentative de Triaud, en mettant en regard un passage des *Touareg du Nord* et les fragments du *Journal de route* qui en sont à l'évidence la source.

<i>Touareg du Nord, p. 429 sqq.</i>	<i>Journal de route, p. 183 sqq.</i>
La femme mariée jouit d'autant plus de considération qu'elle compte plus d'amis parmi les hommes, mais, pour conserver sa réputation, elle ne doit en préférer aucun. Une femme qui n'aurait qu'un ami ou qui témoignerait plus d'affection pour l'un de ses adorateurs serait considérée comme pervertie et montrée au doigt.	Il paraît que chez les Touareg un femme, pour être "comme il faut", doit avoir beaucoup d'amis et n'en préférer aucun. (31 août) Si une femme n'a qu'un ami, on se moque d'elle et on lui dit que c'est son mari et qu'elle est pervertie. (31 août)
Les mœurs permettent entre hommes et femmes, en dehors de l'époux et de l'épouse, des rapports qui rappellent la chevalerie du moyen âge : ainsi la femme pourra broder sur le voile ou écrire sur le bouclier de son chevalier des vers à sa louange, des souhaits de prospérité ; le chevalier pourra graver sur les rochers le nom de sa belle, chanter ses vertus, et personne n'y voit rien de mal. « L'ami et l'amie, disent les Touâreg, sont pour les yeux, pour le cœur, et pour le lit seulement, comme chez les Arabes. »	Elle leur donne des témoignages d'amitié comme, par exemple, d'écrire sur leurs voiles rouges en broderie ou sur leurs boucliers et anneaux de bras des inscriptions Tefinagh. (31 août) Les Touareg ont presque tous leur amie. Ils la prônent comme les chevaliers prônaient leur dame, et ils inscrivent sur les rochers ou sur les murs de Ghadâms des louanges à leur adresse en Tefinaghen. Si je dois les croire, l'amie n'est que pour les yeux et non pas pour le lit, comme chez les Arabes. (29 août)
Presque tous les soirs, les femmes chantent en s'accompagnant de la <i>rebâza</i> ; elles improvisent généralement leurs chants, à la façon des anciens trouvères. Les hommes font cercle, accroupis autour de leurs chanteuses, et, pour honorer la réunion, ils revêtent leurs plus beaux habits.	Ils se vêtissent [sic] de leur mieux et vont causer avec elle et là se bornent leurs relations. La nuit les Touareg veillent longtemps ; j'entends toujours un son semblable au violon, et j'apprends que ce sont les Targuiât qui jouent du rebâb en s'accompagnant de la voix ; lorsqu'une femme chante, les hommes s'accroupissent en cercle autour d'elle et écoutent. Presque tous et toutes savent improviser. (29 août)
Au milieu de ces mœurs patriarcales, la femme demanderait immédiatement le divorce, si elle avait une rivale, et l'homme aurait le droit de tuer sa femme, sans avoir à rendre compte de sa vie à sa famille, si elle commettait une infidélité. [...]	De son côté, une femme ne peut pas supporter de rivale, et elle divorce, car elle a ce droit, quand elle apprend que son mari en courtise une autre. (31 août) Cependant les maris sont jaloux de la préférence et ils tueraient leur femme si celle-ci leur disait : "Un tel est mieux que toi", à plus forte raison s'ils apprenaient qu'elle commet des infidélités. (31 août) Quoique la femme donne souvent son avis et ses conseils, dans le ménage le mari est tout à fait le maître et il peut tuer sa femme, si elle le mérite, sans que ses parents lui demandent compte de son action. (31 août)
Les Touâreg mangent en compagnie de leurs épouses : ce qui est contraire à l'usage des autres musulmans ; la meilleure part du repas leur est donnée. Toutefois, il est, dans les aliments, des parties exclusivement réservées à l'un ou à l'autre : le cœur, les intestins des animaux, ne sont mangés que par l'homme : le foie et les rognons reviennent aux femmes. Le café et le thé ne peuvent être bus que par les hommes.	Les Ghadâmsia ne mangent pas devant leurs femmes. Celles-ci font la cuisine, leur apprêtent la viande et la leur servent. Les Ghadâmsia mangent à leur gré et ne laissent que les os à leurs femmes. Ceci est littéral ; il est même considéré comme inconvenant à une femme de manger de la viande. Les Touareg, au contraire, mangent en compagnie de leur épouse ; s'ils mangeaient à part, ce serait la mépriser. Ils lui donnent même la meilleure part. Dans la viande, il y a certaines parties que les femmes Targuiât considéreraient comme inconvenant de manger, ce sont le cœur, l'intestin gras ; le café aussi et le thé sont dans cette catégorie

	d'aliments. Les Targuiât, au contraire, se réservent le foie et les reins qu'aucun Targui ne mangerait. (2 septembre).
La tenue des dames Touâreg est toujours décente et convenable. Une sorte d'étiquette préside à tous leurs mouvements quand elles sont en société. Une grande marque de leur respect pour l'homme auquel elles parlent est de lui cacher leur figure, quoiqu'elles ne portent jamais le voile, et, à cette fin, elles tournent le dos à leur interlocuteur, ou bien elles ramènent un coin de leur [voile] par-dessus sur [sic] sur leur figure.	Tekiddout ramène si habilement son voile (haïk) sur sa figure, que je ne puis voir ses traits, j'ai beau user de tous les moyens possibles, je ne puis l'amener à se découvrir. Elle donne pour prétexte que je suis jeune et beau ! Chez les Touareg, c'est du reste une manière de montrer son respect ou de la timidité que de se couvrir la bouche, la figure entière, même de tourner le dos à la personne à qui l'on parle. (2 septembre)
[...] Ce n'est pas sans quelque émotion, qu'après avoir traversé quatre cents lieues de pays dans lesquels la femme est réduite à l'état de bête de somme, on constate, en plein désert, une civilisation qui a tant d'analogie avec celle de l'Europe chrétienne au moyen âge.	Je reçois la visite de deux Targuiât, dont l'une est Tekiddout qui doit être ma maîtresse de Tefinagh. Elle emporte le papier et viendra demain me donner ma première leçon. Ces deux dames sont très dégourdies et je suis de plus en plus frappé des rapports qu'il y entre a l'esprit des Targuiât et celles qu'ont mes concitoyennes. (2 septembre)

La grande proximité entre les deux textes ainsi disposés en parallèle fait regretter que le journal soit perdu pour l'essentiel, car *Les Touareg du Nord* ne faisait probablement que le démarquer. Du journal au livre, la différence est plus de ton que de contenu, ce que Triaud avait déjà remarqué dans l'analyse résumée plus haut.

Dans l'ensemble, la formulation du livre est plus académique. Ainsi, une femme « comme il faut » est devenue une femme « qui jouit de considération » ; ses sigisbées, simples « amis » dans le journal, sont maintenant des « adorateurs ». De plus, le livre présente les faits sans indiquer les circonstances et les modalités parfois très singulières de leur recueil. Ainsi, l'auteur du journal ne disait pas avoir observé lui-même que les dames mariées fussent entourées d'amis, mais donnait la chose comme rapportée (« il paraît que... »). Il n'avait pas vu non plus les joueuses de vièles, mais seulement entendu dans la nuit « un son semblable à un violon », puis appris de quoi il s'agissait. Ces nuances ont disparu du livre. Les usages alimentaires des Touaregs, que le journal opposait à ceux des seuls Ghadamsia, deviennent dans le livre « contraires à l'usage des autres musulmans », ce qui amplifie la portée d'une observation à l'origine plus circonscrite (et contredit de plus des informations dont nous verrons qu'elles n'étaient probablement pas inconnues de l'auteur). Remarquable est aussi le sort fait aux minauderies de cette Tekiddout que nous avons déjà rencontrée. Dans le journal, elles donnent lieu à un incident auquel l'ethnographe participe plus qu'il ne l'observe, puis vient le commentaire explicatif, d'une allure déjà assez générale. Le commentaire est repris dans le livre, mais outre que l'incident qui l'a provoqué a bien sûr disparu, il devient l'illustration particulière de propos plus généraux encore, relatifs à la tenue des dames touarègues et à l'étiquette qui préside à « tous » leurs gestes. Même lorsque l'auteur du journal, gêné peut-être de s'être mis trop en avant, se risque à des considérations générales, l'auteur du livre trouve encore le moyen d'en étendre la portée.

À vrai dire, tous ces remaniements ne sont pas très différents de ceux que bien d'autres ethnologues ont depuis fait subir à leurs notes de terrain quand ils ont eu à écrire leurs monographies. Certains mêmes s'expliquent par le simple fait qu'un rapport ne s'écrit pas de la même plume qu'un journal privé : point n'est besoin ni de supposer

l'intervention de Warnier ni d'invoquer les lois d'un genre ethnographique encore à naître pour rendre compte de la disparition, entre le journal et le livre, de la jolie Tekiddout et de son pressant interlocuteur. D'une manière générale, je ne prétends pas que les retouches dont je discerne les traces aient été à coup sûr le fait de Warnier. Simplement, comme nous savons que celui-ci a supervisé la rédaction du livre, il est raisonnable de penser qu'il y est un peu pour quelque chose.

Cette évolution rédactionnelle est parallèle à celle que Triaud a relevée, et qu'on observe d'ailleurs aussi pour les quatre confréries dont il est question dans le livre : la Tijâniyya, la loge des Bakkây, la Sanûsiyya et la loge des Awlâd Sîdî Shaikh. Le voyageur a été protégé par un dignitaire éminent de la première, dont 'Othmân faisait également partie ; il a eu d'excellentes relations avec le Kounta Sid el Bakkay, dignitaire de la seconde ; il a été persécuté par un membre de la troisième ; le maître de la quatrième a tenté de le faire assassiner. Ce qu'il a éprouvé des individus s'est dans son livre étendu aux institutions, un peu de la même manière que Tekiddout y est devenu l'emblème de toute la gestuelle féminine : la Tijâniyya et la loge des Bakkây sont louées pour leur tolérance, la Sanûsiyya et les Awlâd Sîdî Shaikh cités comme des organisations fanatiques et subversives.

La comparaison entre faits touaregs et souvenirs médiévaux mérite un examen séparé. On l'a déjà rencontrée dans la correspondance et on la retrouve dans le journal, où les Touaregs sont dits « prôner leurs amies comme les chevaliers prônaient leurs dames ». Le livre en fait presque une identification. L'homme touareg n'y est plus seulement semblable à un chevalier, comme il l'était dans le livre et comme l'étaient dans la lettre du 14 août 1860 les fantomatiques compagnons de route du voyageur, il est carrément désigné de ce nom. Quant aux femmes, dont le voyageur n'avait entendu que la voix lointaine, elles chantent dans le livre « à la façon des anciens trouvères ». À nouveau, les faits énumérés perdent l'ancrage local que le journal leur conservait, le livre oubliant que les inscriptions galantes qu'il mentionne ont été observées à Ghadamès. Leur caractère touareg tend même à s'estomper. Alors que le journal prenait la peine de préciser à deux reprises que les dames et leurs amis écrivaient leurs louanges mutuelles en utilisant l'alphabet touareg (*tefinagh* ou *tefinaghen*), ce détail a disparu du livre, sans doute parce qu'il aurait troublé l'atmosphère médiévale qu'il s'agit de composer. De même, l'anneau de serpentine dont les hommes ornent leurs bras, assurément bien touareg lui aussi, ne figure plus sur la liste des objets pouvant recevoir ces inscriptions, tandis que le bouclier et le voile brodé, qui ne présentent pas le même inconvénient mais répandent au contraire des effluences opportunément médiévales, s'y sont maintenus. L'accumulation de ces glissements rédactionnels, dont chacun pris séparément est presque imperceptible, en vient à donner la netteté de l'irrécusable à ce qui dans le journal n'était dessiné que d'une plume tremblée.

Quant à la péroration dont le livre clôt ces lignes, c'est seulement à titre d'hypothèse que j'en situe la source dans les pages du journal où le voyageur s'émouvait de rencontrer au milieu du désert des femmes aussi libres d'allure que ses concitoyennes (voulait-il dire « compatriotes » ou les a-t-il trouvées parisiennes ?). Car il est évident que, tout proches qu'ils soient là encore, le livre et le journal n'ont plus la même tonalité. Et surtout, cette péroration réserve une surprise sur laquelle je vais revenir : l'auteur s'avise soudain que l'Europe médiévale dont les Touaregs lui

évoquent l'image appartenait au monde chrétien, ce à quoi rien ne préparait, ni dans les lignes qui précèdent ni dans le journal.

Surgi là au terme inopiné d'un développement qui filait longuement la seule métaphore médiévale, le thème chrétien est au centre de cet autre passage du livre, où à l'inverse le Moyen Âge n'apparaît qu'en conclusion (Duveyrier 1864 : 339) :

Dans la société targaie, le rôle du marabout et celui de la femme semblent plutôt procéder de la civilisation chrétienne que des institutions musulmanes. Faut-il voir dans ces deux exceptions un reste d'une tradition ancienne ? Rappelons-nous que les Touâreg portent ce nom pour avoir longtemps repoussé et renié l'islamisme. Parmi eux il y a eu lutte et lutte prolongée entre une foi antérieure et la religion nouvelle. Mais, quelles que soient les causes de la résistance de Touâreg à l'islamisme, il est hors de doute que leur société exceptionnelle, au milieu de tant d'éléments de destruction, s'est maintenue, telle que nous la retrouvons, par la femme et par le marabout.

La civilisation française, dont nous sommes fiers à si juste titre, n'est-elle pas aussi l'œuvre de la femme chrétienne et des évêques éclairés du moyen âge ?

Rien dans ce qui reste du journal n'annonce ces lignes. On en trouve, en revanche, une première version dans la conférence donnée en décembre 1862 (Duveyrier 1863 : 23-24) :

L'historien arabe Ebn-Khaldoûn nous apprend que les Touâreg, après avoir embrassé l'islamisme, ont renié quatorze fois la religion nouvelle, d'où leur est venu leur nom arabe de *Touâreg*, c'est-à-dire *apostats*³⁰. Inutile de dire que ce nom est rejeté par eux, et qu'ils n'acceptent comme leur étant propre que le titre d'Imûhagh.

En se demandant le motif de si nombreuses apostasies, et en constatant encore aujourd'hui l'interdiction de la polygamie aux Touâreg, n'est-on pas autorisé à conclure que les femmes ont forcé leurs maris, leurs frères et leurs enfants à n'accepter de l'islamisme que ce qui ne les concernait pas ?

En effet, quand, en deçà de la région des dunes de l'Erg, on voit la femme arabe telle que l'islamisme l'a faite, et, au-delà de cette simple barrière de sables, la femme touâreg telle qu'elle a voulu rester, on reconnaît dans cette dernière la femme du christianisme.

La femme touâreg, comme génie conservateur, se révèle à la science par un autre fait intéressant.

Au milieu des révolutions qui ont successivement transporté leurs tribus errantes du désert de Barka dans le Cyrénaïque, l'un des berceaux du christianisme en Afrique, jusqu'aux rives de l'océan Atlantique et jusqu'au Niger, on retrouve encore aujourd'hui, chez les femmes touâreg, la tradition de l'écriture berbère, perdue pour les autres groupes de cette grande et ancienne famille.

Tandis que dans tous les États barbaresques une femme sachant lire et écrire est une exception très rare, presque toutes les femmes touâreg lisent et écrivent le berbère, et quelques-unes lisent et écrivent aussi l'arabe.

Le Moyen Âge, qui ne jouait au demeurant aucun rôle argumentatif dans le passage cité juste auparavant, est totalement absent de celui-ci. C'est qu'il ne s'agit plus de composer une atmosphère de château médiéval, mais de soutenir une thèse historique : musulmans tardifs et longtemps hésitants, les Touaregs auraient conservé quelques vestiges de la religion professée par leurs pères. Ainsi s'expliquerait qu'ils

³⁰ Cette « étymologie » popularisée par les auteurs arabes est bien sûr infondée.

accordent à leurs femmes des attentions sans équivalent ailleurs dans le monde musulman.

Les Touareg du Nord et le mythe kabyle

Deux préoccupations ont donc guidé dans tout cela l'écriture du livre : comparer les mœurs des Touaregs à certains usages médiévaux (ou du moins à l'image qu'on s'en faisait alors) ; rechercher ce qui subsiste chez eux d'un passé supposé chrétien. Ces préoccupations ne sont pas indépendantes et l'on passe aisément de l'une à l'autre dès qu'on porte son attention à la condition et aux usages féminins. Les touarègues sont, comme les dames de notre XII^e siècle, le centre des attentions courtoises de leurs compagnons ; elles perpétuent un alphabet dont les premières attestations remontent à l'Antiquité. Il est donc tentant d'imaginer que leur enviable condition date du temps où ces alphabets florissaient dans ce qui est devenu depuis le pays berbère. Or, en ce temps-là, saint Augustin était évêque d'Hippone et l'Afrique du Nord était chrétienne.

Quoique liées, ces préoccupations sont distinctes et les fragments cités leur font inégalement droit. La première seule anime le journal et le passage du livre qui y prend sa source, diffuse là, plus nettement perceptible ici. La seconde prédomine dans la page 341 du livre et apparaît seule dans la conférence de 1862. Cela laisse devenir une évolution qu'il faut sans doute attribuer à l'influence de Warnier. Et ceci pour deux raisons. Tout d'abord, alors que, comme je l'ai dit, certaines modifications rédactionnelles ne supposent pas nécessairement cette influence, tout ce qui touche au Moyen Âge, et plus encore au thème chrétien, paraît trop spéculatif pour être dû au seul Duveyrier. En cette année 1862 où son esprit encore convalescent se repeuplait bribe par bribe des souvenirs de son voyage, je ne le vois pas se lancer dans des spéculations pseudo-historiques. Les leçons de *tifnagh* reçues à Ghadamès lui revenaient en mémoire. Comment imaginer que, leur appliquant le regard distant de l'historien, il y ait de lui-même vu la trace refroidie d'un passé inconnu de celles qui les lui avaient dispensées ?

Ensuite et surtout, le livre de Duveyrier semble ici se faire l'écho d'une littérature algérieniste dont on va voir qu'elle n'était pas probablement pas inconnue de Warnier. Depuis plusieurs décennies, une poignée de publicistes propageait ce que Ch.-A. Ageron a appelé le mythe kabyle — fatras de stéréotypes restés vivaces jusqu'à l'indépendance de l'Algérie et même au-delà (Ageron 1968 : 269 *sqq.*). Ils se complaisaient à peindre les Kabyles, dont les femmes leur paraissaient échapper aux rigueurs de la loi coranique, en héritiers de l'ancienne Église d'Afrique. Ainsi, le capitaine Fabar et celui qui n'était encore que le colonel Daumas écrivaient en 1847 (Daumas & Fabar 1847 : 35, 75-77) :

La femme arabe ne mange pas avec son mari, encore moins avec ses hôtes. La femme kabyle prend ses repas avec la famille ; [...]

Contrairement aux résultats universels de la foi islamique, en Kabylie nous découvrons la sainte loi du travail obéie, la femme à peu près réhabilitée, nombre d'usages où respirent l'égalité, la commisération chrétienne.

[...] On reconnaît alors que le peuple kabyle, en partie autochtone, en partie germain d'origine³¹, autrefois chrétien tout entier, ne s'est pas complètement transfiguré dans sa religion nouvelle. Sous le coup du cimeterre, il a accepté Koran, il ne l'a point embrassé ; il s'est revêtu du dogme ainsi que d'un burnous, mais il a gardé, par-dessous, sa forme sociale antérieure, et ce n'est pas uniquement dans les tatouages de sa figure qu'il étale devant nous, à son insu, le symbole de la Croix.

Toutes affirmations qui sont reprises dix ans plus tard dans un opuscule du baron Aucapitaine (1857 : 14, 25) :

On sait généralement à quelle condition malheureuse est réduite la *femelle* de l'Arabe ; esclavage et labeur, voilà sa devise, être ignorée et cachée chez les chefs, est le sort des plus heureuses.

La femme kabyle sort le visage découvert, et assiste au repas. [...]

Nous ferons [...] remarquer que les Kabyles sont de tièdes musulmans : pour eux l'islamisme est un fait accepté. Si les zaouias et les marabouts sont un objet de vénération de la part des populations, c'est plutôt par tradition que par esprit purement religieux : ils sont aujourd'hui musulmans comme à une époque ils ont pu être chrétiens.

Ceci nous rappelle un fait qu'il ne faut pas omettre, c'est que dans quelques tribus les Kabyles portent tatouée aux tempes une croix grossière, symbole dégénéré dont ils n'ont conservé qu'un vague et matériel souvenir.

Je suis tenté de supposer que l'auteur des *Touaregs du Nord* s'est souvenu de la première phrase de ce passage lorsqu'il a évoqué les « pays où la femme est réduite à l'état de bête de somme », mais il faut croire alors qu'il a mal lu la suite car, sinon, il ne serait aperçu que les Touaregs n'étaient pas les seuls musulmans à manger en compagnie de leurs épouses. Il est vrai que les Kabyles n'apparaissent pas dans ces textes comme des musulmans exemplaires.

Si ce Kabyle médiocrement islamisé annonce assurément les Touaregs de Duveyrier, certains des traits qu'on lui prête par ailleurs pour en faire l'antithèse de l'Arabe l'opposeraient plutôt à eux. On le dit laborieux, attaché à sa terre et à ses institutions municipales, tandis que le Bédouin arabe, voluptueux et vain, est « l'expression vivante de la féodalité, qui régissait l'Europe au moyen âge » (Aucapitaine, *ibid.* : 21). Le mythe kabyle n'aura donc été transposé aux *Touaregs du Nord* qu'au prix d'une diffraction : les Touaregs y apparaissent proches des Kabyles lorsque le livre développe le thème chrétien, proches des Arabes lorsqu'il passe au thème médiéval (voir aussi Pandolfi 2001).

À ma connaissance, Warnier lui-même n'avait pas encore donné dans ce genre de divagations au moment où il prit en main la rédaction des *Touaregs du Nord*. Ch.-R. Ageron les voit apparaître dans un texte de lui qu'il date de 1864³². C'est que notre publiciste s'avise alors qu'elles pouvaient lui être utiles dans ses campagnes contre la politique arabe de Napoléon III. Il s'y livre sans retenue dans un texte paru en octobre 1865, *L'Algérie devant l'Empereur*, où Aucapitaine, Carette et autres berbérophiles sont abondamment utilisés. Son argumentation se résume ainsi : à quoi bon faire preuve de tant d'égards vis-à-vis des institutions arabes, alors que le véritable indigène de

³¹ Que les Kabyles, et d'une manière générale les habitants berbérophones de l'Afrique du Nord, aient du sang vandale, est une idée que Ch.-R. Ageron font remonter à un écrit attribué (faussement peut-être) à l'abbé Raynal, paru en 1826 (Ageron, 1968, I : 268 ; voir aussi Boetsch & Ferrié 1989).

³² Voir Ageron 1968 : 270. L'auteur ne cite pas sa source et je n'ai pu l'identifier. Tout ce qu'on peut dire est qu'on n'en voit pas trace dans un opuscule publié en 1863, *L'Algérie devant le Sénat*.

l'Algérie, celui dont nous devons seul nous soucier si nous tenons tant à respecter le principe des nationalités cher à l'Empereur, est le Berbère. Un Berbère trop souvent « arabisé » hélas ! mais dont le Kabyle nous offre le type encore à peu près intact. Ses institutions municipales, « issues du droit romain, comme les nôtres », sont en effet, « bien plus proches des principes de 1789 que les institutions aristocratiques des Arabes, condamnées par ces mêmes principes » et le sol a continué chez eux à « être régi comme il l'était à l'époque romaine, comme il l'est en France, d'après les traditions du droit romain » (Warnier 1865 : 24, 68). N'ayons donc pas de scrupule à faire de l'Algérie une France « transmediterranéenne », à lui imposer nos institutions et nos lois, puisque ce faisant nous ne serons pas en contradiction avec ses traditions les plus authentiques.

Il y avait beaucoup de mauvaise foi à ce plaidoyer car, en lançant la formule du « Royaume arabe », Napoléon III et ses conseillers avaient d'abord voulu protéger les autochtones, Arabes et Berbères confondus, de l'avidité des colons. Or Warnier et ses amis avaient tout intérêt à accréditer l'idée que la possession indivise du sol n'était qu'une altération tardive, « arabe », d'un régime foncier « romain » à l'origine, car ils savaient bien qu'ils n'auraient pas de mal, une fois cette indivision abolie, à contraindre des fellahs misérables à leur vendre leurs pauvres lopins. Ce qui ne manqua pas d'arriver après le vote en 1873 de la loi qui porte son nom³³. Notons que ce libelle ne fait jouer à peu près aucun rôle aux Touaregs. Ils n'auraient guère servi l'argumentation de l'auteur puisque, bien que leurs institutions n'aient vraiment rien de romain, il était tout de même un peu difficile de les dire arabisés.

Tout cela montre au moins que le mythe kabyle était familier à Warnier, et donne à penser qu'il l'avait en tête au moment où se rédigeait *Les Touaregs du Nord*. Duveyrier et lui ne furent cependant pas les premiers à l'avoir transposé en pays touareg. *Les Touaregs*, opuscule publié en 1863 par un certain abbé Loyer, reprend en effet tous les clichés sur le passé chrétien des Berbères, en s'attachant surtout aux populations sahariennes³⁴. L'auteur prétend que les Mozabites ont conservé le sacrement chrétien de la confession. Comme le fera Duveyrier, il voit dans le vieil alphabet que les Touaregs utilisent encore, seuls parmi les autres Berbères, la marque d'une plus grande fidélité à leur passé. Sans aller jusqu'à parler de courtoisie, il relève que les hommes chez eux n'ont qu'une épouse et la traitent en égale. Et lui aussi donne valeur de preuve à un indice qui a déjà beaucoup servi (Loyer 1863 : 15) :

Chose singulière et qui donne à réfléchir, *la croix latine* est en grand honneur chez les Touaregs, on la retrouve brodée aux quatre coins de leur vastes boucliers, gravée

³³ Cette loi a été votée le 26 juillet 1873 et Warnier en était le rapporteur. Elle « étendait à la propriété indigène le principe du Code civil selon lequel nul ne peut être contraint de demeurer dans l'indivision » (Ganiage 1994 : 234). La mesure pouvait paraître innocente mais elle ne l'était pas car l'indivision avait précisément protégé jusque-là les musulmans puisque les colons ne pouvaient acquérir des terres détenues en indivision. Une fois votée, elle donna lieu, en l'absence de cadastre, aux abus les plus scandaleux. Les fellahs « virent s'abattrent dans les douars une nuée d'usuriers et de marchands de biens véreux », et les colons purent en l'espace de vingt ans multiplier par trois les surfaces qu'ils possédaient, souvent pour des prix dérisoires (*ibid.*).

³⁴ Le texte de cette brochure a d'abord paru en 1862 sous la forme d'un article de la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, signé de C. d'Orely. J'ignore pourquoi Loyer, qui est alors curé de Guercheville (Seine-et-Marne) après avoir été curé de Laghouat, a d'abord utilisé ce pseudonyme. Le numéro de la revue (numéro 14) où il a paru étant daté de « juillet-décembre 1862 », je ne puis non plus savoir si Duveyrier l'avait lu au moment où il écrit le texte de sa conférence de décembre 1862.

sur presque toutes leurs armes et le pommeau même de la selle de leurs méharis en affecte la forme. D'où leur vient-elle ? nous ne savons, et peut-être l'ignorent-ils eux-mêmes. Cependant, du moment qu'il est aujourd'hui victorieusement établi que les Touaregs sont de race berbère, on pourrait répondre que la présence de la croix latine parmi eux est dès lors toute naturelle et s'explique facilement : ils l'auraient conservée comme une tradition de leurs pères chrétiens, tradition, dont sans doute, à cette heure, ils ne connaissent plus l'origine.

Que l'auteur des *Touareg du Nord* ait eu la brochure de Loyer sous les yeux quand il a écrit la version finale de son livre, on a plusieurs raisons de le croire. Tout d'abord, la phrase dont il commente le célèbre portrait moral des Berbères par Ibn Khaldoun, cité dans la traduction de Slane, fait visiblement écho à celle que l'abbé appose à la même citation :

Loyer (1863 : 14) : « Ne croirait-on pas lire un portrait des chrétiens de la primitive Église ? Et pourtant, c'est un Arabe, c'est-à-dire, un *ennemi* qui a écrit ces lignes magnifiques ! »

Duveyrier (1864 : 383) : « Les Touâreg ont encore, au plus haut degré, quelques-unes des belles vertus assignées à leur race, il y aura bientôt six siècles, par un historien impartial, car il était arabe. »

D'ennemi, l'historien arabe est devenu un arbitre. La nuance est une critique implicite, que Duveyrier poursuit en écrivant (*ibid.*) : « La bravoure des Touâreg est proverbiale. Quoi qu'on en ait dit, ils n'empoisonnent jamais leurs flèches ni leurs lances. » Je n'ai pas vu d'allusion de ce genre de pratique ailleurs que dans les pages très fantaisistes où Loyer a évoqué l'art de la guerre chez les Touaregs (Loyer 1863 : 24).

De plus, la croix latine, à laquelle je n'ai vu aucune allusion dans les écrits antérieurs de Duveyrier, est mentionnée parmi d'autres « traces des diverses religions » que les Touaregs « ont professées » — dans des termes qui rappellent à la fois Aucapitaine et Loyer (Duveyrier 1864 : 414) :

La croix se trouve partout : dans leur alphabet, sur leurs armes, sur leurs boucliers, dans les ornements de leurs vêtements. Le seul tatouage qu'ils portent sur le front, sur le dos de la main, est une croix à quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, les poignées de leurs sabres, de leurs poignards, sont en croix.

Les points de vue restent tout de même très différents. Pour Loyer, les Touaregs sont si superficiellement musulmans qu'il espère « voir un jour ce peuple étrange devenir — dirons-nous — REDEVENIR CHRETIEN »³⁵. Espérance que Charles de Foucauld partagera bien des années plus tard, avant de perdre assez rapidement ses illusions, et que Mgr Lavigerie nourrira bientôt à propos des Kabyles, sans que jamais les démentis d'une réalité pourtant obstinément rétive ne parviennent à lui ôter les siennes. Duveyrier n'a pas sur les Touaregs ce genre d'idées, si peu zélé qu'il sache leur islam. Et rappelons-nous que c'est « le rôle du marabout et celui de la femme » qui lui semblent précéder de la civilisation chrétienne. Paradoxalement, les clercs musulmans participeraient donc de ce qui chez les Touaregs remonterait aux temps chrétiens. Et

³⁵ Loyer 1863 : 11 (majuscules de Loyer).

loin de voir en eux un élément adventice de la société où ils officient, il a des mots louangeurs et, au fond, assez saint-simoniens, sur leur rôle civilisateur³⁶ :

Dans une société comme celle des Touâreg, sans l'intervention des marabouts dans tous les actes de la vie privée et publique, le désordre et l'anarchie n'auraient pas de limites. Des hommes qui remplissent la mission si difficile de maintenir dans les bornes du devoir un élément aussi mobile et aussi passionné méritent, au plus haut degré, la considération de toutes les personnes de cœur de toutes les religions et de toutes les civilisations.

Il y a donc loin, on le voit, du voyage de Duveyrier au livre qu'il en a tiré. Ce hiatus nous le rend paradoxalement plus proche. Si le livre n'intéresse plus guère que les spécialistes des sociétés touarègues ou les historiens de la colonisation, le problème que Duveyrier a dû résoudre pour l'écrire nous est familier. C'est celui « qui consiste à négocier le passage de ce qu'on a vécu "ailleurs" à ce que l'on dit "ici" »³⁷. Un problème dont Geertz affirmait non sans grandiloquence qu'il était avant tout littéraire, voulant dire par là, je suppose, qu'il ne consiste pas à passer des « faits » à la « théorie »³⁸, mais à transformer des notes de voyage en un livre publiable, c'est-à-dire un écrit en un autre écrit. Ce qui fait la triste spécificité de Duveyrier est que ce problème se soit résolu, au moins pour partie, en dehors de sa volonté consciente. Le hiatus qui sépare inévitablement un voyage fait là-bas d'un livre écrit ici aura d'abord été pour lui une interruption dans le fil des souvenirs. Beaucoup d'entre nous ont connu un temps de déréliction lorsque, revenus de ce qui s'appelle aujourd'hui un terrain et non plus un voyage, ils portaient sur les carnets griffonnés là-bas les yeux dégrisés de l'universitaire qu'il leur fallait bien redevenir. Duveyrier en aura éprouvé, sous la forme d'un effondrement de toutes ses facultés, une version radicale. L'auteur du *Contre Sainte-Beuve* eût décidément trouvé son cas exemplaire. Entre les deux moi de Duveyrier, entre son voyage et son livre, il y a le vide de l'oubli. Quand même Warnier ne l'aurait pas pressé de ses injonctions, quand même les clichés répandus par une littérature de second ordre ne l'auraient pas égaré, ce vide aurait séparé l'auteur du livre de l'homme qui en avait amassé la matière, et nous aurait interdit de confondre l'un avec l'autre. Les Touaregs dont parle le livre ne se confondent pas non plus avec ceux dont le voyageur a partagé la vie durant sept mois. Le livre garde cependant, mêlé indiscernablement aux « vues générales » dont Duveyrier se sentait incapable et que Warnier le força d'y introduire, le souvenir d'une rencontre. D'autres rencontres suivraient. Elles se feraient les armes à la main.

Bibliographie

Ageron, Ch.-R. 1968. *Les Algériens musulmans et la France (1871-1919)*, Paris, Presses universitaires de France.

³⁶ Duveyrier 1864 : 333.

³⁷ Geertz 1996 : 82.

³⁸ Que cette opposition, que nous avons parfois tendance à faire, soit infondée, G. Lenclud l'a utilement rappelé récemment (Lenclud 1995). Si Warnier me paraît détestable, ce n'est pas parce qu'il aurait mis de la théorie dans les faits rapportés par Duveyrier.

- Alleaume, G. 1987. Linant de Bellefonds et le saint-simonisme en Égypte, in M. Magali (éd.), *Les Saint-Simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Édisud, Aix-en-Provence : 113-132.
- Aucapitaine, Baron H. 1861, Les Touareg. Renseignements géographiques et itinéraires, *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 172 (4) : 257-273.
- Aucapitaine, Baron H. 1857. *Le pays et la société kabyle (expédition de 1857)*, Paris, Arthus Bertrand.
- Benhazera, M. 1908. *Six mois chez les Touareg du Ahaggar*, Alger, Adolphe Jourdan.
- Bissuel, lieutenant. 1888. *Les Touaregs de l'Ouest*, Alger, Adolphe Jourdan.
- Boetsch, G. & Ferrié, J.-N. 1989. Le paradigme berbère : approche de la logique classificatoire des anthropologues français du XIX^e siècle, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, n.s. 1 (3-4) : 257-276.
- Broc. N. 1987. Les Français face à l'inconnue saharienne : géographes, explorateurs, ingénieurs (1830-1881), *Annales de Géographie* 535 : 302-338.
- Capot-Rey, R. 1848. L'exploration du Fezzân, *Cahiers Charles de Foucauld* 8 : 214-233.
- Charlety, S. 1964 [1931]. *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Paris, Éditions Gonthier.
- Chateaubriand, F.-R. de. 1997. *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, Gallimard « Quarto », 2 t.
- Daumas, Général E. 1853. *Mœurs et coutumes de l'Algérie : Tell, Kabylie, Sahara*, Paris, Hachette.
- Daumas, Colonel E. & Fabar Capitaine M. 1847. *La Grande Kabylie. Études historiques*, Paris, Hachette.
- Duveyrier, H. 1863. *Note sur les Touareg et leur pays*, Paris, Imprimerie de L. Martinet.
- Duveyrier, H. 1864. *Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel aîné.
- Duveyrier, H. 1884. *La confrérie musulmane de Sîdî Mohammed ben Alî-Senoûsi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'Hégire = 1883 de notre ère*, Paris, Société de Géographie.
- Duveyrier, H. 1905. *Journal de route de Henri Duveyrier publié et annoté par Ch. Maunoir et H. Schirmer*, Paris, Augustin Challamel.
- Émerit, M. 1941. *Les Saint-Simoniens en Algérie*, Paris, Publications de la Faculté des lettres d'Alger, t. XV.
- Fakkar, R. 1987. Le saint-simonisme en Égypte, in M. Magali (éd.), *Les Saint-Simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Édisud, Aix-en-Provence : 13-17.
- Galand, L. 1994. Les Berbères de L'Atlantide, in Le Bohec, Y (éd.), *L'Afrique, la Gaule, la Religion à l'époque romaine. Mélanges à la mémoire de Marcel le Glay*, Bruxelles, Latomus.
- Ganiage, J. 1994. *Histoire contemporaine du Maghreb*, Paris, Fayard.
- Gardel, G. 1961. *Les Touareg Ajjer*, Alger, Baconnier.
- Geertz, G. 1996. *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié (version anglaise 1988).
- Jean, capitaine. 1909. *Les Touareg du Sud-Est*, Paris, Leroux.
- Lenclud, G. 1995. Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique, *Enquête* 1 : 113-129.
- Levallois, M. 1987. Ismayl Urbain : éléments pour une biographie, in M. Magali (éd.), *Les Saint-Simoniens et l'Orient. Vers la modernité*, Édisud, Aix-en-Provence : 53-82.

- Lhote, H. 1944. *Les Touaregs du Hoggar*, Paris, Payot.
- Loyer, Ch. 1863. *Les Touaregs*, Paris, Benjamin Duprat.
- Mambré, E. 1991-1992. *Henri Duveyrier Explorateur du Sahara (1840-1892)*, Mémoire de maîtrise, Université de Provence, Institut d'Histoire des Pays d'Outre-Mer.
- Mambré, E. 1993. « Les Touareg du Nord d'Henri Duveyrier. Éléments d'une controverse, *Les cahiers de l'IREMAM* 4 : 19-23.
- Pandolfi, P. 2001. Les Touaregs et nous : une relation triangulaire ?, *Ethnologies comparées* 2, [<http://alor.univ-montp3.fr/cerce/r2/p.p.htm>].
- Pottier, R. 1938. *Un prince saharien méconnu. Henri Duveyrier*. Paris, Plon.
- Régner, Ph. 2000. Les saint-simoniens au désert : désir d'arabité et quête d'un espace prophétique au lendemain de 1830, *Revue des sciences humaines* 258, avril-juin 2000 : 247-265.
- Rodd, F. Rennel. 1926. *People of the Veil*, Londres, Macmillan.
- Sainte-Beuve, C.-A. 1874. *Nouveaux Lundis*, Paris, Michel Lévy Frères, t. 9.
- Sainte-Beuve, C.-A. 1872. *Souvenirs et indiscretions. Le dîner du vendredi-saint*, Paris, Calmann-Lévy.
- Triaud, J.-L. 1995. *La légende noire de la Sanûsiyya. Une confrérie musulmane sous le regard français (1840-1930)*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Volney, M. C.-F. 1787. *Voyage en Syrie et en Égypte, pendant les années 1783, 1784 et 1785*, Paris, Volland et Desenne.
- Warnier, A. 1865. *L'Algérie devant l'Empereur*, Paris, Challamel aîné.
- Warnier, A. 1865. *L'Algérie devant l'Empereur*, Paris, Challamel aîné.